

Table of Contents

Boštjan Videmšek: *Plan B. Pionirji boja s podnebno krizo in prihodnost mobilnosti*

Ljubljana: UMco 2020.

ISBN: 978-961-7050-68-4, 262 p.

(non-fiction, journalism, climate change)

Translations (excerpts from the book):

French (Translated by Stéphane Baldeck)

German – Austria (Translated by Alexander Hannes Rath)

German – Austria (Translated by Peter Scherber)

Hungarian (Translated by Zsolt Lukács)

Latvian (Translated by Māra Gredzena)

Lithuanian (Translated by Gabija Kiaušaitė)

Lithuanian (Translated by Kristina Tamulevičiūtė)

Macedonian (Translated by Viktorija Blažeska)

Macedonian (Translated by Sonja Dolžan)

Russian (Translated by Veronika Starkova)

Russian (Translated by Tatjana Žarova)

Ukrainian (Translated by Mariana Klymets)

Plan B

(Excerpt in French)

Translated by: Stéphane Baldeck

Contact of the translator: Stephane_baldeck73@yahoo.com

Avant-propos

La ligne de front vitale pour l'humanité.

Extraits

Nous disposons des faits et des solutions. Il ne nous reste qu'à nous réveiller et à changer nos habitudes. »

Greta Thunberg, activiste du climat

Un nombre incalculable de fois je me suis promis –et j'ai promis à mes proches- de mettre un terme à cette longue période de correspondant de guerre. A mes débuts, j'étais parmi les plus jeunes. Quand j'ai compris que j'en avais assez, je me trouvais parmi les plus vieux. Sans aucune illusion, lassé des tragédies qui se répétaient et empiraient ; envahi par la colère, la frustration, privé de l'ancrage absolument essentiel pour mener une vie équilibrée. Sur le terrain, en plus de mes illusions et idéaux, j'avais perdu des amis et des connaissances et grillé une quantité de « jokers ».

La liberté de choisir peut être fatale, comme chez les alpinistes. Je sentais que j'en avais marre et je le répétais aux autres. J'avais perdu également de plus en plus foi en mon métier. Pour moi, le journalisme n'avait jamais été un travail, à partir de l'âge de seize ans, cela avait été un style de vie. Une existence en elle-même. Voilà pourquoi il m'a été d'autant plus difficile d'accepter le fait que notre -mon- travail perdait sa fonction citoyenne d'une façon aussi rapide et irrémédiable au temps des réseaux (a)sociaux, d'une abondance d'avis péremptaires vite digérés par manque de savoir et d'expériences et d'une attention pathologiquement dissipée. Ce n'était pas la perte du rôle de « rédacteur de la première version de l'histoire » qui touche les journalistes de terrain, mais les conséquences dévastatrices de la tyrannie du vide. Nous sommes entrés dans une société post-factuelle dans laquelle nous les journalistes -ceci valant de plus en plus pour les chercheurs en sciences- avons perdu notre statut et aussi d'une certaine manière notre nationalité. Nous sommes devenus des intellectuels apatrides. Nous n'oublions pas pour autant que toutes les civilisations ainsi que les tribalismes, reposent sur des fictions. Le mensonge collectif, qui peut être transcrit en récits historiques est probablement conditionné par l'évolution. Il semble évident que nous nous dirigeons vers nos racines. Mais là-bas, il n'y a pas d'espace pour les journalistes (ni pour les faits).

Il n'y en a jamais eu en vérité.

Oui, j'ai vraiment cru, pendant longtemps, qu'il était possible d'améliorer le monde grâce au journalisme. J'avais même eu quelques fois l'impression d'y être parvenu, en particulier grâce à des enquêtes sur des personnes. Cependant ces quelques histoires se dissolvaient (à mes yeux) toujours plus dans un «tableau général ». Si ton travail n'a pas d'effet direct, il se résume

uniquement à une observation participante = un *ego safari*. Les guerres dont j'étais le correspondant devenaient permanentes – elles devenaient le seul état normal. Les réfugiés dont le destin avait occupé la majeure partie de mon travail durant les cinq dernières années étaient devenus des déchets radioactifs aux yeux de la Slovénie et de l'Union européenne sous l'influence d'un racisme décomplexé, de la xénophobie et toujours plus du fascisme. Et, - répugnant détournement – l'arme d'un combat politique. La société ouverte et libre que l'on aurait dû bâtir autour de nous était fractionnée par des murs, des fils de fer barbelés, de nouvelles (anciennes) frontières, des tranchées, miradors, unités paramilitaires... Les fractures idéologiques se renforçaient. La mémoire historique, en soi déjà sélective, s'était putréfiée. L'histoire s'écrivait de manière toute nouvelle.

Dans le meilleur des cas, la douleur de l'autre est devenue une catégorie professionnelle. Littéralement un capital social. Les débris des positions éthiques ont sombré en même temps que l'attention, les principes et la réflexion. La honte et le sentiment de culpabilité se sont dissimulés dans les tranchées de l'anonymat. Ont dominé les réflexes, les *inconséquences*, la recherche de la moindre occasion. Comme si demain le soleil n'allait plus se montrer. Il est (était) difficile de conserver sa motivation.

Lorsqu' à l'automne 2016, épuisé et complètement écoeuré des reportages sur les ténèbres (éternelles), je suis rentré de Mossoul, où j'avais suivi les violents combats opposant les troupes gouvernementales irakiennes à celles de l'autoproclamé État islamique, j'étais déjà presque décidé à me consacrer à une autre cause. Pas seulement aux différents genres du journalisme. Je voulais avant tout échapper à ma religion, le journalisme. Bien entendu je n'avais jamais pensé où aller ni quoi faire d'autre. Pas même dans mes rêves.

J'aurais pu établir une liste infinie. A propos de la sixième extinction de masse – irréfutable conséquence des « actions » humaines : sur la Terre ne vivent actuellement que la moitié des animaux sauvages qui y vivaient en 1970, la masse cumulée des êtres humains correspond à 30 % de la masse de l'ensemble des vertébrés, 67 % de la totalité correspond à la masse des animaux d'élevage, quant aux vertébrés sauvages, ils ne représentent plus que 3 % de cette masse. A propos du dépérissement de la grande barrière de corail en Australie et de l'effondrement de 80 % de tous les insectes. A propos du réchauffement destructeur des océans : selon les données du *Journal of Mathematical Biology* de 2015, au cas où les océans continueraient à se réchauffer aussi rapidement, « la production d'oxygène par le phytoplancton cesserait en 2100, la photosynthèse étant devenue impossible, ce qui provoquerait probablement une mortalité massive d'animaux et de populations humaines ». A propos du fait que les îles Marshall, Tuvalu et Kiribati ont déjà commencé à être submergées et que les littoraux, qui forment l'une des principales lignes de front des changements climatiques, concentrent 40 % de la population mondiale. A propos du lobby des énergies fossiles, « l'holocauste noir ». A propos de la modification des courants océaniques. A propos de l'augmentation des émissions de dioxyde de carbone dans l'atmosphère (418 partie par million au moment où ces lignes sont écrites). A propos des ours polaires, dont l'habitat naturel est en train de disparaître, obligés de nager jusqu'à 200 kilomètres des côtes, et de chasser... le beluga. A propos du TEŠ 6*. Et du fait qu'en 2018 le prix des conséquences du changement climatique pour l'économie mondiale s'est élevé à 1,2 trillion de dollars – environ 1,6 % du produit global. A propos de la floraison printanière en janvier à haute altitude dans les Alpes. A propos de Donald Trump. A propos des réfugiés climatiques, humains et animaux, qui caractériseront dramatiquement et tragiquement

le futur *proche*, qui d'ailleurs caractérisent déjà le présent si nous sommes un peu, seulement un petit peu attentifs : d'après l'Organisation mondiale pour la santé, 265 millions de personnes sur Terre ne mangent pas à leur faim actuellement. Près de deux fois plus qu'il y a un an. Avant la pandémie du covid-19, qui a stoppé une grande partie de l'économie mondiale.

A propos du monde que nous avons connu et qui disparaît à toute vitesse devant nous qui gardons les yeux grand fermés. A propos du nouveau monde, bien moins ouvert et démocratique.

Oui je pourrais continuer indéfiniment à citer des dizaines de chercheurs, lister des centaines de chiffres et de données, accumuler les images, bétonner mes démonstrations, réexpliquer ce qui devrait déjà être évident pour chaque élève de CE2 (de nombreux élèves de CE2 en savent beaucoup plus sur les conséquences du changement climatique que leurs parents ou leurs grands-parents). Cependant je crains que chaque énumération factuelle ne soit de trop. Tout a été dit un nombre incalculable de fois, l'attention, la grande victime de notre temps, s'est recroquevillée, à bout de souffle. Le savoir – en ce qui concerne le réchauffement climatique – est clair. Or seul le savoir est compétent. D'un autre côté il est peut-être trop tard pour l'élan messianique de la persuasion. Quant à persuader les convaincus, l'expérience journalistique m'a appris qu'il s'agissait d'une faute morale. (Pas seulement) à cause d'une perte de temps.

Pour une large part du monde développé et particulièrement pour la Slovénie, dont la position géographique et climatique est privilégiée, les conséquences du changement climatique ne touchent que les *autres*. Elles ne nous menacent pas – pas dans notre *existence immédiate*. Elles ne suscitent qu'une faible réaction de notre part. Elles représentent un phénomène auquel l'évolution ne nous a pas (encore) préparés. Il est ignoré, voire nié par les forces politiques locales et globales, qui ne se nourrissent que de thèmes idéologiques à court terme ou dépassés depuis longtemps. Il augmente irrésistiblement – danger mortel pour la collectivité, en raison de l'infinie profitabilité des carburants fossiles ou plutôt pour leurs producteurs, l'une des causes cruciales du réchauffement de la planète. Il nous sépare au lieu de nous réunir, or nous ne pouvons plus nous permettre d'exclure les êtres, au nom de la survie de notre espèce et des autres espèces.

Ce phénomène est ici présent en ce moment-même.

Au lieu d'établir des listes de chiffres et de faits et d'accumuler des scénarios apocalyptiques, nous avons décidé, Matjaž et moi de montrer dans ce livre des collectifs et des individus qui combattent efficacement - autant qu'il est possible - cette crise climatique. Des collectifs et des individus qui ne se sont pas laissés aller à l'indifférence, à l'arrogance et à l'ignorance ou, dans le meilleur des cas, à attendre un sauveur providentiel. Des collectifs et des individus qui se placent courageusement de par leurs activités sur la ligne de front vitale pour l'humanité, et qui ont commencé à modifier leur façon de vivre. Des collectifs et des individus qui peuvent à nous tous - à l'humanité - offrir du savoir, de l'énergie (littéralement), des expériences et aussi bien sûr des technologies avec lesquelles il serait possible, à partir d'un engagement approfondi aux échelles locale, régionale et globale, d'endiguer les conséquences du changement climatique.

De Tilos, première île méditerranéenne autosuffisante en énergie (solaire et éolien), à la géothermie de l'Islande, complètement orientée vers le futur. Du développement extrêmement prometteur des énergies de la mer (vagues, marées) dans les îles Orkney au nord-ouest de l'Écosse, où on produit de l'hydrogène verte grâce aux excédents de l'énergie électrique, à Güssing, petite ville autrichienne, qui a pris le chemin de l'autosuffisance énergétique (biomasse) il y a déjà un quart de siècle et est ainsi devenue, avec des hauts et des bas, l'un des

principaux centres de développement technologique pour le développement et la production de sources d'énergies renouvelables. De l'entreprise helvétique *Climeworks*, qui pompe directement le dioxyde de carbone dans l'atmosphère et qui le réinjecte en partie dans le sous-sol islandais, et l'utilise en partie pour l'industrie (production de boissons et de systèmes de chauffage par le sol), aux villages scandinaves autosuffisants.

Du parcours intégral d'un gramme de lithium des mines de Bolivie aux usines chinoises de voitures électriques et à la révolution de la mobilité électrique en Norvège ainsi qu'aux alternatives de l'hydrogène. Des incinérateurs de déchets captant le dioxyde émis lors de l'incinération à Oslo, laquelle projette d'ici peu de le stocker à l'échelle nationale dans des cavernes naturelles sous-marines, là où jadis se situaient les gisements de pétrole et de gaz, aux personnes, collectives et individuelles, qui se trouvent derrière tout cela et encore bien d'autres projets qui témoignent de manière tonitruante du fait que jamais nous ne devons perdre espoir malgré les terribles conséquences de la pandémie sur les économies locales, régionales et globale.

C'est un programme extrêmement difficile.

Cela sera un programme extrêmement difficile.

Mais si nous ne nous sommes pas à la hauteur, ce sera aussi le dernier.

Il est en vérité difficile de croire - ici et maintenant - qu'il est encore possible d'empêcher la catastrophe voire simplement de l'atténuer et dans le meilleur des cas de la reporter indéfiniment. L'humain est après tout l'être du génocide, de l'écocide, de la (des) guerre(s), du racisme, des rapports de force, un être violent, avide, aux identités fictives... Après deux longues décennies de reportages provenant de tous les possibles foyers de crise, éclairant les crimes de l'humanité, puis à la suite de l'analyse rigoureuse du fonctionnement de l'économie et de la politique mondiale, et avant tout à la connaissance de la nature humaine, ma quête d'espoir dans la possibilité d'un combat collectif contre le réchauffement climatique et notre style de vie frise la dissonance cognitive. Plus précisément : la quête quotidienne d'un sens (professionnel).

Dans son nouveau livre, le légendaire militant environnemental et écrivain Bill Mc Kibben a écrit : « *L'essayiste n'a aucune obligation morale à donner de l'espoir à ses lecteurs. Son unique devoir est l'authenticité. Toutefois je souhaite que ceux qui se saisiront de ce livre sachent que leur auteur est engagé et n'est pas désespéré. Si je l'étais, je ne me serais pas mis à l'écriture de ce texte.* »

On ne saurait mieux afficher notre accord avec lui.

En effet, il existe des gens et des collectifs qui envers et contre tout surmontent le cynisme et leurs propres craintes et doutes. Ils recherchent des solutions. Même s'ils sont largement menés pendant les prolongations, ils continuent de toutes leurs forces et jouent à fond.

Et jusqu'au coup de sifflet final il en sera ainsi. Ce livre est dédié à ces collectifs et à ces personnes.

L'espoir n'est-il pas ce qui meurt en dernier.

Et pourtant.

En raison de la pandémie, le monde s'est en apparence figé durant quelques mois. L'intégralité des contenus médiatiques - et des communications privées - étaient d'une manière ou d'une autre reliés au virus et à ses conséquences sur l'État, la société, le système de santé, l'économie, l'école, le sport, la culture et toi et moi. Un canal d'informations à sens unique et aussi étroit, voilà ce que les générations nées après la deuxième guerre mondiale n'avaient pas encore vécu, même dans les pays les plus totalitaires. Les conséquences du changement climatique n'ont constitué qu'un bruissement durant cette période. Presque une curiosité.

Un seul sujet. Des mouvements limités. Un rétrécissement dû à l'inceste mental. L'angoisse intime et collective. Et malgré cela ou plutôt à cause de ce maudit sentiment trompeur de présence au centre du monde : la pandémie virale nous touche tous, toi comme moi. Surtout toi et moi. Avec l'absence de nouvelles sur l'état du monde, l'émergence autoritairement facilitée de nouvelles (anciennes) frontières et le foulage au pied des droits humains au nom de l'intérêt sanitaire, l'empathie se disloque et les valeurs humanitaires se désagrègent.

Pendant quelques mois une grande partie du monde s'est réduite à l'appartement ou à l'écran de l'ordinateur et du smartphone. La quarantaine locale, globale, privée et collective n'a fait qu'aggraver la situation. Jusqu'à atteindre des points de rupture, nous sommes devenus notre propre source d'informations. Et ceci pendant une époque d'épidémie de « narcissoïte » particulièrement néfaste à l'empathie, l'époque de la télé-réalité, du selfie et non de la personne. La « coronite » locale et globale sera encore longtemps le sujet principal. Ainsi que le centre des attentions (prétentions). Les foyers de crises, les guerres, les conséquences des conditions climatiques, les catastrophes naturelles, les effondrements économiques et les soubresauts géostratégiques qui frappent déjà bruyamment à notre porte, ne constituent que des sujets secondaires. *Une bande-annonce.* Je frissonne à cette pensée.

Ce livre constitue un appel à la mobilisation générale. Nous pouvons aussi agir de la sorte. Nous devons agir de la sorte.

Note :

TEŠ 6 : projet de centrale électrique controversé en Slovénie

Plan B

(Excerpt in German)

Translated by: Alexander Hannes Rath

Contact of the translator: alexander.rath@pm.me

Die entscheidende Frontlinie der Menschheit.

»Wir haben bereits alle Fakten und Lösungen. Alles, was wir tun müssen, ist aufwachen und uns ändern.«

Greta Thunberg, Klimaaktivistin

Unzählige Male habe ich mir selbst und denjenigen, die mir am nächsten stehen, versprochen, dass ich meine langjährige Kriegsberichterstattungstätigkeit nun hinter mir lassen werde. Als ich am Anfang dieser Tätigkeit stand, war ich einer der Jüngsten. Als ich das Gefühl hatte, genug zu haben, gehörte ich zu den Ältesten. Aller Illusionen beraubt und gestrichen voll von den immer wiederkehrenden, sich steigernden Tragödien; wütend, frustriert, ganz ohne den Ballast, der für eine ausgeglichene Existenz sein muss. An den Schauplätzen meiner Berichterstattung habe ich außer meinen Illusionen und Idealen einige Freunde und Bekannte verloren und fast alle meine »Joker« verbraucht. Wahlfreiheit kann, wie im Alpinismus, ein verhängnisvolles Privileg sein.

Es reicht, sagte ich wieder und wieder. Zu mir selbst. Und auch den Anderen. Gleichzeitig verlor ich immer schneller den Glauben an die Kraft meines Berufs. Der Journalismus war für mich nicht einfach ein Job, sondern seit meinem 16. Lebensjahr auch eine Lebenseinstellung. Das Leben an sich. Deshalb fiel es mir umso schwerer, zu akzeptieren, dass die Arbeit der Journalisten – und damit auch meine – im Zeitalter der (a)sozialen Netzwerke und des Aufschwungs fanatischer, schnell verdaulicher Standpunkte, die auf keinerlei Wissen und Erfahrung beruhen, im Zusammenspiel mit einer krankhaft zerstreuten Aufmerksamkeit schnell und unwiderruflich ihre gesellschaftliche Rolle verliert. Nicht wegen des Verlustes der Rolle des »Schreibers der ersten Version der Geschichte«, die den Reportern vor Ort zukommt, sondern wegen der verheerenden Folgen der Diktatur des Nichts.

Wir sind in eine postfaktische Gesellschaft eingetreten, in der wir Journalisten – und zunehmend auch die Wissenschaftler – ihre Stellung und in gewissem Sinne auch ihre Heimat verloren haben. Wir sind zu intellektuellen Staatenlosen geworden. Dabei sollte man sich bewusst sein, dass alle Zivilisationen – und Stammeszugehörigkeiten – auf Fiktion beruhen. Eine kollektive Lüge, die sich behutsam in Erzählungen übersetzen lässt und wahrscheinlich evolutionär bedingt ist. Offensichtlich kehren wir zu unseren Wurzeln zurück. Dort ist für Journalisten (und Fakten) kein Platz.

Dieser Platz hat eigentlich nie existiert.

Ich gestehe, ich habe geglaubt, sogar lange Zeit geglaubt, dass der Journalismus die Welt zum Besseren verändern könne. Ein paar Mal, vor allem bei sehr persönlichen Geschichten, hatte ich das Gefühl, dass das sogar mir gelungen war. Aber die einzelnen Geschichten über mögliche Veränderungen sind (für mich) zunehmend im »großen Ganzen« untergegangen. Wenn deine Arbeit keine unmittelbare Wirkung hat, handelt es sich nur um Teilnehmende Beobachtung = Ego-Safari.

Die Kriege, von denen ich berichtet habe, dauern weiter an – sie sind ein Dauerzustand

geworden.

Die Flüchtlinge, deren Schicksalen ich in den letzten eineinhalb Jahrzehnten einen Großteil meiner Arbeit gewidmet habe, sind in den Augen Sloweniens und der Europäischen Union im Rückenwind des wiedererwachten Rassismus, der Fremdenfeindlichkeit und zunehmend auch Faschismus zu einer Art Giftmüll geworden. Und – welch abscheulicher Missbrauch – ein Kampfmittel in der politischen Auseinandersetzung.

Die offene, freie Gesellschaft, die um uns herum erwachsen sollte, wurde von Mauern, Stacheldraht, neuen (alte) Grenzen, Schützengräben, Wachtürmen, Paramilitärs ... durchzogen.

Die ideologischen Spaltungen haben sich verschärft. Das historische Gedächtnis, das schon an sich selektiv ist, ist fast verkümmert. Die Geschichte wird umgeschrieben.

Der Schmerz der anderen ist bestenfalls zu einer ökonomischen Kategorie geworden. Wortwörtlich Sozialkapital.

Die Reste der ethischen Substanz schmolzen zusammen mit der Aufmerksamkeit, dem Fundament und dem Schlüssel für die Reflexion, dahin. Jegliche Scham und jegliches Schuldgefühl hat sich in die Schützengräben der Anonymität verkrochen. Reflexhaftes und Inkonsequentes hat sich durchgesetzt. Ein Schwimmen in seichtem Gewässer. Als ob die Sonne morgen nicht mehr aufginge.

Es ist (oder war) schwer, nicht die Motivation zu verlieren.

Als ich im Herbst 2016 aus Mossul zurückkehrte, müde und genervt von der Berichterstattung aus der (ewigen) Dunkelheit, wo ich die brutale Konfrontation zwischen irakischen Regierungstruppen und dem selbsternannten Islamischen Staat beobachtet hatte, war ich schon fast entschlossen, etwas anderes mit meinem Leben anzufangen. Nicht nur was die journalistischen Themen und das Genre betrifft. Ganz allgemein wollte ich dem Journalismus, meiner Religion, entkommen.

Natürlich fiel mir nicht einmal im Traum ein, in welche Richtung und was das sein könnte. Nicht einmal annähernd.

Ich könnte ewig so weitermachen. Mit dem sechsten große Artensterben – einer definitiven Folge des menschlichen »Wirkens«: Auf der Erde gibt es derzeit nur noch halb so viele Wildtiere wie 1970, die gesamte Masse der Menschen umfasst 30 % der Masse aller Wirbeltiere, 67 % entfallen auf Nutztiere und alle wild lebenden Wirbeltiere zusammengenommen machen nur 3 % der Masse aller Wirbeltiere aus. Mit dem Sterben des australischen Great Barrier Reefs und dem Verschwinden von 80 % aller Insekten. Mit den verheerend warmen Meeren: Laut den Daten aus einer Studie von 2015, die im Journal of Mathematical Biology veröffentlicht wurde, wird im Falle, dass sich die Meere weiterhin so schnell erwärmen, bis zum Jahr 2100 »die Sauerstoffproduktion aus dem Phytoplankton zum Erliegen kommen, da der Prozess der Photosynthese verunmöglicht wird, was höchstwahrscheinlich zu einem Massensterben von Tier und Mensch führen wird«. Mit der Tatsache, dass die Marshallinseln, Tuvalu und Kiribati bereits versinken und dass an den Meeresküsten, die zu den entscheidenden Frontlinien des Klimawandels gehören, 40 % der Weltbevölkerung leben. Mit der Fossilen Lobby und dem »schwarzen Holocaust«. Mit den sich verändernden Meeresströmungen. Mit dem wachsenden CO₂-Ausstoß (während ich das hier schreibe 418 ppm). Mit Eisbären, deren verschwindender Lebensraum bis zu 200 Kilometer am Stück im Meer herumtreibt, wodurch sie gezwungen sind ... Belugas zu jagen. Mit dem skandalträchtigen slowenischen Kohlekraftwerk TEŠ 6. Damit, dass die Folgekosten für die

Weltwirtschaft im Jahr 2018 1,2 Trillionen Dollar betrogen – etwa 1,6 % des globalen BIP. Mit der üppigen hochalpinen Blütenpracht im Jänner. Mit Donald Trump. Mit den Klimaflüchtlingen, Mensch und Tier, die die Zukunft dramatisch und tragisch prägen werden und die, wenn wir ihnen nur ein Bisschen, ein wirklich kleines Bisschen Aufmerksamkeit zuteil werden lassen, bereits die Gegenwart so dramatisch und tragisch prägen: Bis 2050 werden nach Angaben der Weltbank aus dem Jahr 2018 allein in Asien, Afrika und Lateinamerika 143 Millionen Menschen gezwungen sein, aufgrund der Auswirkungen des Klimawandels aus ihrer Heimat zu fliehen. Mit einer Welt, die austrocknet. Einer Welt, die von »Wasserkriegen« gekennzeichnet ist. Mit einer Hungerpandemie: Nach Angaben der Weltgesundheitsorganisation leiden derzeit 265 Millionen Menschen Hunger. Das sind fast doppelt so viele wie vor einem Jahr. Vor der Covid-19-Pandemie, die einen Großteil der Weltwirtschaft zum Stillstand brachte.

Mit einer Welt, die wir gekannt haben und die schnell vor unseren weit geschlossenen Augen verschwindet. Mit einer neuen, weitaus weniger demokratischen und weniger offenen Welt.

Ja, ich könnte endlos fortfahren, Dutzende von Wissenschaftern zitieren, Hunderte Zahlen und Daten aneinanderreihen, Bilder aneinanderreihen, Fakten in Stein meißeln, erklären, was jedem Drittklässler klar sein sollte (viele Drittklässler wissen natürlich weit mehr über die Auswirkungen des Klimawandels als ihre Eltern und Großeltern). Aber ich fürchte, dass jegliche Faktenaufzählung müßig ist. Überflüssig. All das ist schon so oft gesagt worden und die Aufmerksamkeit, das große Opfer unserer Zeit, ist hoffnungslos geschrumpft. Die Wissenschaft läßt – hinsichtlich des Klimawandels – keinen Zweifel. Und allein die Wissenschaft hat die nötige Kompetenz. Andererseits ist es für Überzeugungsarbeit, vielleicht auch Heilsbringertum, zu spät. Das Überzeugen überzeugter ist, wie mich der Journalismus gelehrt hat, eine ethische Sünde.

(Nicht nur) weil es Zeitverschwendung ist.

Die Folgen des Klimawandels sind für einen großen Teil der Ersten Welt – auch (oder gerade) für das geografisch und klimatisch privilegierte Slowenien – etwas, was die anderen trifft. Etwas, das uns nicht bedroht – zumindest nicht direkt und existenziell. Etwas, worauf wir nur schwer reagieren können. Etwas, auf das uns die Evolution (noch) nicht vorbereitet hat. Etwas, das die lokale und die globale Politik, angetrieben von momentanen oder längst überholten ideologischen Themen, weitgehend ignoriert – wenn nicht gar leugnet. Etwas, das sich durch die unendliche Einträglichkeit der fossilen Brennstoffe bzw. ihrer Erzeuger, einer Hauptursache für die globale Erwärmung, stetig – und kollektiv tödlich – verschlimmert. Etwas, das uns trennt, anstatt uns zu vereinen, wobei wir uns im Sinne des Überlebens unserer Spezies – und der anderen Spezies – eine Politik der Exklusion einfach nicht mehr leisten können.

Etwas, das hier und jetzt ist.

Anstatt Zahlen und Fakten aufzulisten und apokalyptische Bilder zu malen, haben Matjaž und ich uns dafür entschieden, in diesem Buch Gemeinschaften und Einzelpersonen vorzustellen, die – soweit möglich – die Klimakrise erfolgreich bewältigen. Gemeinschaften und Einzelpersonen, die sich nicht der allgemeinen Gleichgültigkeit, Arroganz und Ignoranz ergeben haben und nicht bestenfalls auf einen (externen) Retter warten. Gemeinschaften und Einzelpersonen, die aktiv und mutig an die entscheidende Front der Menschheit herangetreten sind und begonnen haben, ihre Lebensweise zu ändern. Gemeinschaften und Einzelpersonen, die uns allen – also der Menschheit – das Wissen, die Energie (im wahrsten Sinne des Wortes),

die Erfahrung und natürlich die Technologie zur Verfügung stellen können, mit der wir die Auswirkungen des Klimawandels mit vollem lokalem, regionalem und globalem Engagement eindämmen könnten.

Von Tilos, der ersten energieautarken Insel im Mittelmeer (Sonne und Wind), bis zur geothermal und ganzheitlich ausgerichteten Zukunft Islands. Von der höchst vielversprechenden Entwicklung der Meeresenergie (Wellen, Gezeiten) auf den Orkney-Inseln im Nordosten Schottlands, wo überschüssiger Strom zur Herstellung von grünem Wasserstoff genutzt wird, bis hin zur österreichischen Stadt Güssing, die vor einem Vierteljahrhundert den Weg der Energieautarkie (Biomasse) beschritten hat und inzwischen, nach einem heftigen Auf und Ab, eines der wichtigsten Zentren für die Entwicklung von Technologien für erneuerbare Energien ist. Von der Schweizer Firma Climeworks, die Kohlendioxid direkt aus der Luft entnimmt und teils in den isländischen Boden einleitet sowie teils an die Industrie abliefern (Getränkeherstellung und Gewächshäuser), bis hin zu den sich selbst versorgenden Dörfern in Skandinavien. Vom gesamten Weg jedes einzelnen Gramms Lithium aus den bolivianischen Salinen über chinesische Elektroautofabriken und die Elektromobilitätsrevolution in Norwegen bis hin zu wasserstoffbasierten Alternativen. Von der Müllverbrennungsanlage in Oslo, die das bei der Verbrennung entstehende Kohlendioxid auffängt und vor hat, es in Kürze in geologischen untermeerischen Höhlen zu speichern, wo früher Erdöl und Erdgas lagerten, bis hin zu den Menschen, Einzelpersonen und Gemeinschaften, die hinter all diesen und vielen anderen Projekten stehen und laut und deutlich darauf hinweisen, dass wir – trotz der schrecklichen Folgen der Pandemie für die lokale, regionale und globale Wirtschaft – nie und nimmer die Hoffnung verlieren dürfen.

Dies ist eine äußerst schwierige Aufgabe.

Dies wird eine äußerst schwierige Aufgabe sein.

Aber wenn wir sie nicht meistern, wird sie die letzte sein.

Es ist wirklich schwer zu glauben, dass – hier und jetzt – ein Kataklysmos noch abgewendet oder zumindest abgemildert und bestenfalls auf unbestimmte Zeit verschoben werden kann. Die Menschheit ist immerhin auch eine Spezies des Völkermords, des Ökozids, des Krieges/der Kriege, des Rassismus, der Machtspiele, der Gewalt, der Gier, der fiktiven Identitäten ... Nach mehr als zwei Jahrzehnten der Berichterstattung von allen erdenklichen Krisenherden, von den Schauplätzen der Verbrechen der Menschheit und nach einem sorgfältigen Einblick in die Funktionsweise der globalen Politik und Wirtschaft, vor allem aber aufgrund meiner Menschenkenntnis, grenzt meine Suche nach Hoffnung auf die Möglichkeit unserer gemeinsamen Bewältigung der Klimakrise und unseres Lebensstils an kognitive Dissonanz. Anders gesagt: die tägliche Suche nach dem (beruflichen) Sinn.

»Ein Schriftsteller ist seinen Lesern keine Hoffnung schuldig. Seine einzige Pflicht ist Ehrlichkeit. Aber ich möchte, dass diejenigen von Ihnen, die dieses Buch in die Hand nehmen, wissen, dass sein Autor engagiert und nicht verzweifelt ist. Wenn er es nicht wäre, würde er es nicht verfassen«, schreibt der legendäre Umweltaktivist und Schriftsteller Bill McKibben in seinem neuen Buch Falter.

Dabei kann ich ihm nur zustimmen.

Auf dieser Welt gibt es Menschen und Gemeinschaften, die den Zynismus sowie ihre eigenen Ängste und Unsicherheiten laufend – und ganz konkret – überwinden. Sie sind, wie man so schön sagt, auf der Suche nach Lösungen. Selbst in der Spielverlängerung geben sie sich trotz des großen Rückstandes noch immer nicht geschlagen und geben alles.

Und so wird es bis zum letzten Pfiff des Schiedsrichters bleiben. Dies ist ein Buch über diese Gemeinschaften und diese Menschen.

Es ist nicht die Hoffnung, die zuletzt stirbt.
Dennoch.

Aufgrund der Pandemie schien die Welt für einige Monate stehengeblieben zu sein. Praktisch alle Medieninhalte – und sogar private Mitteilungen – waren auf die eine oder andere Weise mit dem Virus und seinen Folgen für das Land, die Gesellschaft, das Gesundheitssystem, die Wirtschaft, das Bildungswesen, den Sport, die Kultur und für Sie und mich verbunden. Eine solche Einbahnstraße und eine derart eingeschränkte Wahrnehmung haben die nach dem Zweiten Weltkrieg geborenen Generationen – selbst in totalitärsten Gesellschaften – noch nie erlebt. Die Folgen des Klimawandels sind währenddessen zu einem bloßen Rauschen verkommen. Fast schon exotisch.

Nur ein einziges Thema. Eingeschränkte Bewegungsfreiheit. Gefangen in einem geistigen Inzest. Intime und kollektive Ängste. Und doch, oder vielleicht gerade deshalb, ein so verdammt irreführendes Gefühl, Mittelpunkt der Welt zu sein: Weil die Pandemie uns allen widerfährt, auch dir und mir. Vor allem dir und mir. Und das in Abwesenheit der Berichterstattung über das Weltgeschehen und mit einem völlig autoritär veranlassten aufpoppen neuer (alter) Grenzen sowie einem generellen Niedertrampeln von Menschenrechten »im Namen der Gesundheit« tötet die (wenigen) Reste der Empathie ab und zersetzt die humanistischen Werte.

Ein großer Teil der Welt hat sich für einige Monate auf die Wohnung, den Computerbildschirm und das Mobiltelefon verengt. In der lokalen und globalen, intimen und kollektiven Quarantäne hat sich das nur noch schärft. Bis zum Äußersten; Wir sind zu Selbstunterhaltern geworden. Und das in einer Zeit eines epidemischen Narzissmus, der der Empathie entgegenwirkt, einer Zeit der Reality-Shows, einer Zeit, in der ein Selfie mehr bedeutet, als der Mensch selbst.

Die lokale und globale »Coronitis« wird noch lange das Hauptthema bleiben. Sowie der Mittelpunkt der (Un-)Aufmerksamkeit. Krisenherde, Kriege, Klimawandelfolgen, Naturkatastrophen, Zusammenbrüche der Wirtschaft und geostrategische Erdbeben, die bereits lautstark an unsere Türen klopfen, werden nur noch eine Randnotiz sein. Wie ein Werbebanner. Dieser Gedanke lässt mich erschauern.

Dieses Buch ist ein Schrei nach Aufmerksamkeit. Es gibt so viel, was ich tun kann, was wir tun können. Es gibt so viel, was ich tun muss, was wir tun müssen.

Plan B

(Excerpt in German)

Translated by: Peter Scherber

Contact of the translator: pscherber@mac.com

*Pioniere des Kampfes mit der Klimakrise
Und die Zukunft der Mobilität*

Die entscheidende Frontlinie der Humanität

„Alle Tatsachen und Lösungen stehen uns zur Verfügung. Wir müssen nur aufwachen und verändern.“

Ich habe mir selbst und denen, die mir am nächsten stehen, viele Male versprochen, dass die lange Zeit der Kriegsberichterstattung hinter mir liegt. Als ich anfing, war ich einer der Jüngsten. Als ich spürte, dass es genug war, war ich einer der Ältesten. *Frei* von Illusionen, gesättigt mit wiederkehrenden, sich steigernden Tragödien; wütend, frustriert, völlig ballastfrei, wie es für eine ausgeglichene Existenz notwendig ist. In meinem Arbeitsfeld habe ich neben meinen Illusionen und Idealen, einige Freunde und Bekannte verloren und die meisten meiner "Joker" verbraucht. Eine freie Wahl, ähnlich gilt dies für Bergsteiger, kann ein fatales Privileg sein.

Genug jetzt, sagte ich immer wieder. Zu mir selbst. Und zu Anderen. Gleichzeitig verlor ich immer mehr den Glauben an die Kraft meines Berufes. Journalismus war für mich nie ein Job gewesen, sondern ab meinem 16. Lebensjahr auch ein Lebensstil. Ein Leben an sich. Umso schwieriger war es für mich zu akzeptieren, dass unsere Arbeit - und damit auch meine Arbeit - im Zeitalter der (a)sozialen Netzwerke und der Verbreitung vehementer, schnell verdaulicher Meinungen, die auf keinerlei Wissen und Erfahrung beruhen, mit einer pathologisch zerstreuten Aufmerksamkeit so schnell und unwiderruflich ihre gesellschaftliche Rolle verliert. Nicht wegen des Verlustes der Rolle eines "Schreibers der ersten Version der Geschichte", die den Reportern draußen im Land gehört, sondern wegen der verheerenden Folgen, welche die Diktatur des Nichts zeitigt.

Wir sind in eine *postfaktische* Gesellschaft eingetreten, in der wir Journalisten

-- und zunehmend gilt dies auch für Wissenschaftler -- ihre Position und in gewisser Weise auch ihre Staatsbürgerschaft verloren haben. Wir sind intellektuelle Heimatlose geworden. Aber vergessen wir nicht, dass alle Zivilisationen - und *Tribalisten* - auf Fiktion beruhen. Die kollektive Lüge, die sich milde auch als Geschichtenerzählen übersetzen lässt, ist wohl evolutionär bedingt. Offensichtlich kehren wir zu unseren Wurzeln zurück. Dort ist kein Raum mehr für Journalisten (und Fakten).

Er hat nie wirklich existiert.

Ja, ich habe lange daran geglaubt, sehr lange, dass man mit Journalismus die Welt zu einer besseren verändern kann. Ein paar Mal, vor allem bei persönlichen Geschichten, hatte ich das Gefühl, dass es sogar mir gelungen war. Aber die einzelnen Geschichten über mögliche Bewegungen gingen (für mich) zunehmend im "Gesamtbild" unter. Wenn deine Arbeit keine unmittelbare Wirkung hat, ist sie nur teilnehmende Beobachtung = Ego-Safari.

Die Kriege, von denen ich berichtete, sind permanente geworden - sie wurden zu einem Zustand.

Die Flüchtlinge, deren Schicksalen ich in den letzten anderthalb Jahrzehnten den Großteil meiner Arbeit gewidmet habe, sind in den Augen Sloweniens und der Europäischen Union auf den Flügeln des wiedererwachten Rassismus, der Fremdenfeindlichkeit und zunehmend auch des Faschismus zu einer Art Atommüll geworden. Und – Welch widerlicher Missbrauch -- zu einem Mittel des politischen Kampfes.

Die offene, freie Gesellschaft, die um uns herum wachsen sollte, ist durchdrungen von Mauern, Stacheldraht, neuen (alten) Grenzen, Schützengräben, Wachtürmen, paramilitärischen Einheiten ...

Ideologische Trennungen haben sich verfestigt. Das historische Gedächtnis, schon an und für sich selektiv, ist fast verkümmert. Die Geschichte wird *neu* geschrieben.

Der Schmerz des Anderen ist bestenfalls zu einer wirtschaftlichen Kategorie geworden. Er ist buchstäblich soziales Kapital.

Die Reste einer ethischen Substanz schmolzen zusammen mit der Aufmerksamkeit, dem Fundament und dem Schlüssel der Reflexion. Scham und Schuldgefühl versteckten sich in den Schützengräben der Anonymität. Es überwogen die Reflexe; die *Inkonsequenz*. Das Spiel um den ersten Ball. Als ob morgen keine Sonne mehr aufginge.

Es ist (war) schwer, motiviert zu bleiben.

Als ich im Herbst 2016 aus Mossul zurückkehrte, ermüdet und genervt von der Berichterstattung aus der (ewigen) Dunkelheit, wo ich die brutale Konfrontation zwischen irakischen Regierungstruppen und dem selbsternannten Islamischen Staat verfolgt hatte, war ich schon beinahe entschlossen, etwas anderes mit meinem Leben anzufangen. Nicht nur was die journalistischen Themen und das Genre anbelangt. Ich wollte ganz einfach aus dem Journalismus ausbrechen, aus meiner Religion.

Natürlich hatte ich keine Ahnung, wohin, und was das sein könnte.

Noch nicht einmal annähernd.

Ich könnte ewig so fortfahren. Über das sechste große Artensterben – der absoluten Konsequenz menschlichen "Tuns": Es gibt heute nur noch halb so viele Wildtiere auf der Erde wie 1970, das Gesamtgewicht der Menschen beträgt 30% des Gesamtgewichts aller Wirbeltiere, 67% des Gewichts der Nutztiere, und alle wilden Wirbeltiere zusammen machen nur noch 3% des Gewichts aller Wirbeltiere aus. Über den Tod von Australiens Great Barrier Reef und das Verschwinden von 80 Prozent aller Insekten. Zu den verheerend warmen Ozeanen: Laut Daten aus einer Studie aus dem Jahr 2015 im *Journal of Mathematical Biology* wird, wenn sich die Ozeane weiterhin mit ähnlicher Geschwindigkeit erwärmen, bis zum Jahr 2100 "die Sauerstoffproduktion durch Phytoplankton zum Erliegen kommen, wodurch der Prozess der Photosynthese außer Kraft gesetzt wird, was höchstwahrscheinlich zu einem massiven Tier- und Menschensterben führen wird". Über die Tatsache, dass die Marshall-Inseln, Tuvalu und Kiribati bereits versinken und dass an der Meeresküste, eine der entscheidenden Frontlinien des Klimawandels 40 % der Weltbevölkerung lebt. Über die fossile Lobby, den „schwarzen Holocaust“. Über sich verändernde Meeresströmungen. Über wachsende Kohlendioxid-Emissionen in die Atmosphäre (418 ppm zur Zeit der Niederschrift). Über Eisbären, die in ihrem verschwindenden natürlichen Habitat gezwungen sind, jeweils 200 Kilometer in einem Stück zu schwimmen um Belugawale zu jagen Über Block 6 des Kohlekraftwerks in Šoštanj.

Darüber, dass die Kosten der Folgen für die Weltwirtschaft im Jahr 2018 1,2 Billionen Dollar betragen - etwa 1,6 Prozent des globalen BIP. Über die üppigen Frühlingsblumen im Januar in den Hochalpen. Über Donald Trump. Über die Klimaflüchtlinge, menschliche und tierische, die der *nahen* Zukunft einen so dramatischen und tragischen Stempel aufdrücken werden, und die, wenn wir wenig, wirklich nur wenig, aufpassen, bereits die Gegenwart so dramatisch und tragisch davon gezeichnet ist: Bis 2050 werden laut Weltbank 2018 allein in Asien, Afrika und Lateinamerika 143 Millionen Menschen aufgrund der Auswirkungen des Klimawandels gezwungen sein, ihre Heimat zu verlassen. Über eine Welt, die austrocknet. Über eine Welt, die von "Wasserkriegen" geprägt sein wird. Über Hungerpandemien: Laut Weltgesundheitsorganisation hungern derzeit 265 Millionen Menschen. Fast doppelt so viele wie noch vor einem Jahr. Vor der Pandemie Covid-19, die einen Großteil der Weltwirtschaft zum Stillstand brachte.

Über die Welt, die wir kannten und die vor unseren weit geschlossenen Augen schnell verschwindet. Über eine neue, viel weniger demokratische und weniger offene Welt.

Ja, ich könnte weiter aufzählen, Dutzende von Wissenschaftlern zitieren, Hunderte von Zahlen und Daten aneinanderreihen, Bilder präsentieren, Tatsachen festklopfen, das erklären, was schon jedem Drittklässler klar sein sollte (viele Drittklässler wissen natürlich viel mehr über die Folgen des Klimawandels als ihre Eltern und Großeltern). Aber ich fürchte, dass all die Aufzählung von Fakten müßig ist. Zu viel. All das ist schon so oft gesagt worden; und die Aufmerksamkeit, das große Opfer unserer Zeit, ist ermüdet und geschrumpft. Die Wissenschaft – was den Klimawandel anbelangt - ist eindeutig. Und nur diese Wissenschaft ist kompetent. Andererseits ist es für Überzeugungsarbeit, vielleicht *Messianismus*, zu spät. Das Überzeugen der Überzeugten ist, das hat mich meine journalistische Laufbahn gelehrt, eine Sünde wider die Ethik.

(Nicht nur) wegen der verschwendeten Zeit.

Die Folgen des Klimawandels sind in einem großen Teil der ersten Welt -- auch (oder gerade) im geografisch und klimatisch privilegierten Slowenien -- etwas, was *anderen* passiert. Etwas, was uns nicht bedroht -- wenigstens nicht *unmittelbar* und existenziell. Etwas, auf das wir kaum reagieren können. Etwas, auf das uns die Evolution (noch) nicht vorbereitet hat. Etwas, was die lokale und globale Politik, getrieben von momentanen oder längst überlebten ideologischen Themen, weitgehend ignoriert - wenn nicht gar leugnet. Etwas, was ständig -- kollektiv tödlich -- wegen der unbegrenzten Rentabilität der fossilen Brennstoffe bzw. des Profits ihrer Produzenten, einer Hauptursache der globalen Erwärmung, sich steigert. Etwas, was uns spaltet, statt uns zu vereinen, denn schon im Namen des Überlebens der Art -- und der Arten -- können wir es uns einfach nicht mehr leisten, etwas auszuschließen.

Etwas, was hier und jetzt ist.

Anstatt Zahlen und Fakten und apokalyptische Bilder aufzulisten, haben Matjaž und ich uns entschieden, in diesem Buch Gemeinschaften und Einzelne vorzustellen, die -- soweit wie möglich -- erfolgreich gegen die Klimakrise vorgehen. Gemeinschaften und Einzelpersonen, die nicht der allgemeinen Gleichgültigkeit, Arroganz und Ignoranz anhängen und im besten Fall auf einen (externen) *Retter* warten. Gemeinschaften und Einzelpersonen, die aktiv und mutig an der entscheidenden Frontlinie der Menschheit aufgetreten sind und begonnen haben, ihre Lebensweise zu verändern. Gemeinschaften und Einzelpersonen, die uns allen -- also der Menschheit -- das Wissen, die Energie (im wahrsten Sinne des Wortes), die Erfahrung und

natürlich die Technologie bieten können, mit denen man bei vollem lokalem, regionalem und globalem Engagement die Folgen des Klimawandels eindämmen könnte.

Von Tilos, der ersten energieautarken Insel im Mittelmeer (Sonne und Wind), über Geothermie bis hin zu dem ganzheitlich zukunftsorientierten Island. Von der vielversprechenden Entwicklung der Meeresenergie (Welle, Gezeiten) auf den Orkney-Inseln im Nordosten Schottlands, wo überschüssiger Strom zur Herstellung von grünem Wasserstoff genutzt wird, bis hin zum österreichischen Städtchen Güssing, das schon vor einem Vierteljahrhundert den Weg der Energieautarkie (Biomasse) eingeschlagen hat und seither neben heftigen Höhen und Tiefen zu einem der wichtigsten Zentren für die Entwicklung von Technologien zur Erschließung und Produktion erneuerbarer Energiequellen geworden ist. Von der Schweizer Firma *Climeworks*, die Kohlendioxid direkt aus der Luft gewinnt, es zum Teil in isländische Kavernen presst und zum Teil in der Industrie (Getränkeherstellung und Gewächshäuser) verwendet, bis hin zu den Subsistenzdörfern Skandinaviens. Vom kompletten Weg jedes Gramms Lithium aus den bolivianischen Salinen über chinesische Fabriken von Elektroautos und die Revolution der Elektromobilität in Norwegen bis hin zu den Alternativen zum Wasserstoff. Von der Müllverbrennungsanlage in Oslo, die das bei der Verbrennung entstehende Kohlendioxid auffängt und plant, es schon sehr bald landesweit in geologischen Höhlen unter dem Meer zu speichern, in denen früher Öl und Erdgas waren, bis hin zu den Menschen, Einzelpersonen und Gemeinschaften, die hinter all diesen und vielen weiteren Projekten stehen, die laut und deutlich rufen, dass wir niemals-- trotz der schrecklichen Folgen der Pandemie für die lokale, regionale und globale Wirtschaft -- die Hoffnung aufgeben dürfen.

Dies ist eine äußerst schwierige Aufgabe.

Dies wird eine äußerst schwierige Aufgabe sein.

Aber wenn wir damit nicht zurechtkommen, wird es die letzte sein.

Es ist wirklich schwer zu glauben, dass -- hier und jetzt -- eine globale Katastrophe noch abgewendet oder zumindest abgemildert und im besten Fall auf unbestimmte Zeit verschoben werden kann. Die Menschheit ist dennoch eine Spezies des Völkermords, des Ökozids, der Kriege/des Krieges, des Rassismus, der Machtspiele, der Gewalt, der Gier, der fiktiven Identitäten ... Nach mehr als zwei Jahrzehnten der Berichterstattung von allen möglichen Krisenherden, von den Schauplätzen der Verbrechen der Menschheit und mit einem tiefen Einblick in die Abläufe der globalen Politik und Wirtschaft, vor allem aber in der Kenntnis von der menschlichen Natur, grenzt meine Suche nach der Hoffnung auf die Möglichkeit unseres gemeinsamen Kampfes mit der Klimakrise und unserem Lebensstil an kognitive Dissonanz. Übersetzt heißt das: die tägliche Suche nach einer (professionellen) Sinngebung.

"Der Autor schuldet seinen Lesern keine Hoffnung. Seine einzige Pflicht ist Aufrichtigkeit. Aber ich möchte, dass diejenigen, die dieses Buch in die Hand nehmen, wissen sollten, dass der Autor engagiert und nicht verzweifelt ist. Wenn er es nicht wäre, würde er dies nicht schreiben", schrieb der legendäre Umweltaktivist und Schriftsteller Bill McKibben in seinem neuen Buch *Falter*.

Besser könnte ich ihm nicht beipflichten.

Da draußen gibt es nämlich Menschen und Gemeinschaften, die den Zynismus und ihre eigenen Ängste und Unsicherheiten immer wieder -- und konkret -- überwinden. Sie suchen, wie man so sagt, nach Lösungen. Selbst in der Nachspielzeit, trotz des großen Rückstands, gehorchen sie und spielen „mit vollem Einsatz“.

Und so wird es sein, bis zum Schlusspiff. Dies ist ein Buch über solche Gemeinschaften und solche Menschen.

Nicht die Hoffnung ist es, die zuletzt stirbt.

Sondern.

Wegen der Pandemie schien es einige Monate lang die Welt stände still. Nahezu alle Medieninhalte -- und sogar private Kommunikationen -- waren auf die eine oder andere Weise mit dem Virus und seinen Folgen für das Land, die Gesellschaft, das Gesundheitssystem, die Wirtschaft, die Bildung, den Sport, die Kultur und dich/mich verbunden. Die Generationen, die nach dem Zweiten Weltkrieg geboren wurden, haben -- selbst in den totalitärsten Gesellschaften -- noch nie eine solche Einbahnstraße und eine derart eingeschränkte Wahrnehmung erlebt. Die Folgen des Klimawandels sind inzwischen zum bloßen Geräusch geworden. Was fast exotisch ist.

Ein einziges Thema. Die eingeschränkte Bewegungsfreiheit. Gefangen im mentalen Inzest. Private und kollektive Angst. Und trotzdem, oder vielleicht gerade deswegen, ein so verdammt verwirrendes Gefühl, im Zentrum der Welt zu stehen: weil eine virale Pandemie uns alle betrifft, auch dich und mich. Besonders dich und mich. Und dies alles tötet beim Fehlen von Nachrichten über das Weltgeschehen und der völlig autoritär verfaulten Entstehung neuer (alter) Grenzen sowie die allgemeine Zerrüttung von Menschenrechten "im Namen der Gesundheit", die (Über-)Reste von Empathie und diskreditiert humanistische Werte.

Ein Großteil der Welt ist seit ein paar Monaten auf unsere Wohnung und die Bildschirme unserer Computer- und Handys reduziert worden. In lokaler und globaler, privater und kollektiver Quarantäne haben sich die Dinge nur noch verschlimmert. Bis an die äußersten Ränder; wir sind für uns selbst zur Nachricht geworden. Und das in einer für Empathie überaus grausamen Zeit des epidemischen Narzissmus, einer Zeit der Reality-Shows, einer Zeit des *Selfies* und nicht des Individuums.

Die lokale und globale "Coronitis" wird noch lange ein Hauptthema sein. Und auch ein Zentrum von Aufmerksamkeit und Durchblick. Krisenherde, Kriege, Folgen des Klimazustandes, Naturkatastrophen, wirtschaftliche Crashes und geostrategische Erdbeben, die bereits laut an unsere Türen klopfen, werden nur noch ein Randthema sein. Ein *Label*. Mich gruselt es bei dem Gedanken.

Dieses Buch ist ein Schrei nach Aufmerksamkeit. Es gibt so viel, was ich und wir tun können. Es gibt so viel, was ich und wir tun müssen.

B Terv (Excerpt in Hungarian)

Translated by: Lukács Zsolt
Contact of the translator: lkcszslt@gmail.com

ELŐSZÓ

AZ EMBERISÉG LÉTFONTOSSÁGÚ FRONTVONALA

„Minden tény és megoldás rendelkezésünkre áll. Csak fel kell ébrednünk és elindulnunk a változás útján. ”

(Greta Thunberg, klímaaktivista)

Nagyon sokszor – magamnak és szeretteimnek – megígértem, hogy a hosszú ideig tartó háborús tudósítást magam mögött hagyom. Amikor elkezdtem, a legfiatalabbak között voltam. Amikor úgy éreztem, hogy elég volt, már a legidősebbek közé tartoztam. *Megszabadulva* az illúzióktól, az ismétlődő, fokozódó tragédiákkal beteltem; dühösen, csalódottan, teljesen nélkülözve az ellensúlyt, mely egy kiegyensúlyozott életmódhoz feltétlenül szükséges. A terepen néhány barátomat és ismerősömet elveszítettem az illúzióim és eszméim miatt, és kijátszottam "jokerjeim" nagy részét. A döntés szabadsága, a hegymászókéhoz hasonló, ugyanakkor végzetes kiváltság is lehet.

Elég volt, ismételtetem. Magamban. És mások előtt is. Ugyanakkor gyorsan elvesztettem a hivatásom erejébe vetett hitemet. Az újságírást soha se tekintettem munkának, tizenhat éves koromtól fogva igazából egyfajta életmódnak is tekintettem. Maga volt élet. Ezért is annyival nehezebb volt elfogadnom azt a tényt, hogy a mi – és evvel így az én – munkám a (a)szociális hálózatok idejében és a heves, gyorsan emészthető vélemények fellendülésének korában, a zéró tudás és tapasztalat alapjain a kórosan szerteszét szóródó figyelem mellett oly gyorsan és helyrehozhatatlanul elveszíti társadalmi szerepét. Nem a „történelem elsődleges változatait író” szerepének az elvesztése miatt, ami a terepről érkező újságírókat érinti, hanem azon pusztító következmények miatt, amit a semmi diktatúrája eredményez.

Beléptünk egy *tényeken túli* társadalomba, amelyben mi újságírók – ez egyre inkább igaz a tudósokra is – elvesztették pozíciójukat és a maguk módján az állampolgárságukat is. Hontalan értelmiségiek lettünk. De ne felejtsük el, hogy minden civilizáció – és tribalizmus – a fikción alapszik. A kollektív hazugság, amit lehetséges finoman lefordítani a történetek elbeszélésével, valószínűleg egyfajta evolúciós feltétel. Nyilvánvalóan visszatérünk a gyökerekhez. Ott az újságíróknak (és tényeknek) nincs helye.

Valójában sose volt.

Igen, hittem, sokáig azt hittem, hogy az újságírással lehetséges lesz a világot jobb sorsra fordítani. Néhányszor, főleg a személyes történeteimet illetően, volt egy olyan érzésem, hogy még nekem is sikerült. Ellenben a lehetséges változásokról szóló egyéni történetek (az én esetemben) egyre jobban elmerültek egy „nagy képben”. Ha munkádnak nincs közvetlen hatása, az csak egyfajta jelenlét szerű megfigyelés = ego szafari.

A háborúk, amelyekről beszámoltam, állandósultak – *állapottá* váltak.

A menekültek, akiknek sorsának szenteltem az elmúlt másfél évtizedben munkám legnagyobb részét, Szlovénia és az Európai Unió szemében az újjáéledt rasszizmus, az idegengyűlölet és egyre inkább a fasizmus szárnyain nukleáris hulladékká váltak. És – undorító egy visszaélés – a politikai harc eszközevé.

A nyílt, szabad társadalmat, amely elvileg körülöttünk növekedett, falak fonták körül, szöges drótok, új (régi) határok, lövészárkok, őrtornyok, szeparatista katonai egységek...

Az ideológia szakadékok megerősödtek. A történelmi emlékezet, a már önmagában szelektív volta miatt, szinte szertefoszlott. A történelem *újra* íródik.

A mások fájdalma a legjobb hasonlattal élve üzleti kategóriává vált. Szó szerint szociális tőkévé.

Az erkölcsi szubsztanciák maradványai összeolvadtak a figyelmességgel, a reflexiók alapjaival és kódjaival. A szégyen és a bűntudat az anonimitás lövészárkaiba rejtőztek. Eluralkodtak a reflexiók; a *következetességek*. A meggondolatlan játék. Mintha már holnap föl se kelne a Nap.

Nehéz (volt) megőrizni a motivációt.

Amikor 2016 őszén fáradtan és teljesen beleunva a tudósításokba az (örök) sötétségből, Mosulból visszatértem, ahol végig követtem az iraki állami erők és önhatalmúlag megalakult Iszlám Állam brutális harcát, már szinte el is határoztam, hogy valami mással fogok foglalkozni az életben. Nem csak azzal, ami az újságírói témát és műfajt illeti. Általánosságban szerettem volna elmenekülni az újságírástól, a saját vallásomból.

Persze álmodni se mertem volna, hova, és hogy mi is lenne ez.

Nagyvonalakban sem.

Folytathatnám a végtelenségig. A hatodik legnagyobb állatfaj kihalásáról – mely az emberi „ténykedés” abszolút következménye: a Földön pillanatnyilag csak feleannyi vadállat van, mint 1970-ben, az emberiség össztömege a 30%-át teszi ki az összes gerincesek teljes súlyának, 67%-ot nyomnak a tenyésztett állatok, az összes gerinces vad pedig együttvéve csak 3% súlyát teszi ki ennek. A hatalmas ausztrál koráltenyészet haláláról és a rovarok 80%-nak eltűnéséről. A meleg óceánok pusztulásáról, a 2015-ös *Journal of Mathematical Biology* tanulmányainak adatai szerint abban az esetben, ha hasonló gyorsasággal továbbra is folytatódik az óceánok felmelegedése, 2100-ig leáll a fitoplanktonok általi oxigénképződés, hiszen akadályoztatva lesz a fotoszintézis folyamata, ami feltehetőleg az emberek és állatok tömeges kihalását eredményezi. Arról a tényről, hogy a Marshall szigetek, Tuvalu és Kiribati már kezdenek elsüllyedni, és hogy a tengerpartok mellett, az egyik létfontosságú éghajlati változások frontvonalánál, él a világ lakosságának 40%-a. A fosszilis lobbikról, a „fekete holokausztról”. A tengeráramlatok váltakozásáról. A légtérbe történő növekvő szén-dioxid kibocsátásról (a könyv megírásakor 418 milliárdnyi részecske). A jegesmedvékről, akik egy letűnő természeti habitáiban tartózkodnak, akár egy jégdarabon 900 kilométert is úszva, kénytelenek belugákra vadászni. Arról, hogy a 2018. évi árak a világgazdaság kihatására 1,2 trillió dollárban mérhetők – ami kb. 1,6%-a a globális GDP-nek. A pompás januári tavaszi virágról az Alpok magasában. Donald Trumpról. Az éghajlati menekültekről, az emberekről és az állatokról, akik oly dramatikusan és tragikusan fogják meghatározni a *közeljövőt* és akik, ha csak egy kicsit, tényleg egy kicsit figyelmesek lennének, már annyira dramatikusan és tragikusan határozzák meg a jelent: a Világbank 2018-as adatai szerint 2050-ig csak Ázsiában, Afrikában és Latin-Amerikában az éghajlati változások következményei miatt 143 millió ember lesz majd kénytelen elhagyni a lakhelyét. A világról, melyet szárazság fenyeget. A világról, amit a „vízért folyó” háborúk fognak jellemezni. Az éhség pestiséről: A Egészségügyi Világszervezet adatai szerint a világban pillanatnyilag 265 millió ember nyomorog és éhez. Majdnem kétszer annyi,

mint egy évvel ezelőtt. A covid-19 világvárvány előtt, amely leállította a világgazdaság nagy részét.

A világról, amelyet ismertünk, és gyorsan eltűnik tágra zárt szemeink elől. Egy új, sokkal kevésbé demokratikus és kevésbé nyitott világról.

Igen, folytathatnám a sort a végtelenségig, tudósok tucatjait idézve, számok és adatok százait felsorolva, képeket felhalmozva, konkrét tényeket részletezve, elmagyarázva azt, ami minden harmadik osztályosnak már világosnak kellene lennie (sok harmadikos sokkal többet tud az éghajlatváltozás hatásairól a szüleitől és nagyszüleitől). De attól tartok, hogy a tények felsorolása felesleges. Túl sok. Mindent elégszer el lett már mondva; a figyelem, a mai idők egyik nagy áldozata, pedig lankadozva zsugorodik. A tudomány – az éghajlatváltozás szempontjából – egyértelmű. És egyedül csak a tudomány az illetékes. Másrészt ami a meggyőzést illeti, ami talán *messianisztikus*, már túl késő. A meggyőződettek meggyőzése, erre tanított az újságírói út, egy etikai bűn.

(Nemcsak) az idővesztés miatt.

Az éghajlatváltozás következményei az első világ nagy részében – szintén (vagy különösen) a földrajzilag és az éghajlat által kiváltságos Szlovéniában –, olyasvalami, ami úgyis *másokkal* történik meg. Olyasvalami, ami nem bennünket fenyeget – legalábbis nem *közvetlenül* és egzisztenciálisan. Olyasvalami, amire alig tudunk reagálni. Olyasvalami, amire az evolúció (még) nem készített fel minket. Olyasvalami, amit az instant vagy rég elavult ideológiai témák által vezérelt helyi és globális politika nagyrészt figyelmen kívül hagy – sőt, ha nem, tagadja. Olyasvalami, ami folyamatosan – együttesen halálosan – fokozódik a fosszilis tüzelőanyagok illetve termelőik végtelen jövedelmezősége miatt, ami a globális felmelegedés egyik fő oka. Olyasvalami, ami megoszt minket, ahelyett, hogy egyesítene, mert egy fajta – és egy faj fennmaradása nevében – egyszerűen nem engedhetjük meg magunknak a kirekesztést.

Olyasvalami, ami itt és most van.

Ahelyett, hogy számokat és tényeket, valamint apokaliptikus képek sorát sorolnám fel, Matjaž és én ebben a könyvben úgy döntöttünk, hogy bemutatunk olyan közösségeket és személyeket, akik – amennyire csak lehetséges – sikeresen megbirkóztak az éghajlati válsággal. Közösségek és egyének, akik nem engedtek az általános közönynek, arroganciának és tudatlanságnak, és csak a legjobb esetben várnak (külső) *megváltóra*. Közösségek és egyének, akik aktívan és bátran léptek az emberiesség létfontosságú frontvonalára, és elkezdték megváltoztatni az életmódjukat. Olyan közösségek és személyek, akik mindannyiunknak – tehát az emberiségnek – tudást, energiát (szó szerint), tapasztalatot és természetesen technológiát nyújtanak, amellyel a teljes helyi, regionális és globális elkötelezettség révén képesek lennének meggátolni az éghajlatváltozás hatásait.

A Tílos-tól, a Földközi-tenger első ön-energiaellátó szigetétől (nap és szél), a geotermikus és teljességgel a jövő felé előremutató Izlandig. A tengeri energia (hullámok, árapályok) nagyon ígéretes fejlődésétől a skóciai északkeleti Orkney-szigeteken, ahol zöld hidrogént termelnek többlet villamos energiával, az osztrák Güssing városáig, amely negyedszázaddal ezelőtt elindult az energia-önellátás (biomassza) ösvényén, és közben meredek kaptatókon fel és szakadékokon át a megújuló energiaforrások fejlesztésének és előállításának technológiájának egyik fő központjává vált. A svájci Climeworks vállalattól, amely közvetlenül a levegőből szivattyúzza a szén-dioxidot, és részben az izlandi földalatti világba fecskendezi, részben pedig az iparban (ital- és üvegházgyártás) használja fel, az önellátó skandináv falvakig. A lítium

minden egyes grammjának teljes útvonalától a bolíviai sótartályokból a Kínai elektromos autógyárakig és az elektromos mobilitás forradalma Norvégiában és a hidrogén alternatívái. Az oszlói hulladékégetőtől, amely összegyűjti az étetés során keletkező szén-dioxidot, és azt szeretnék, hogy hamarosan állami szinten tárolják ezeket egy geológiai tengeralatti barlangokban, ahol egykor olaj és földgáz volt található, az emberekig, egyénekig és közösségekig, akik mindezek mögött állnak és több más egyéb projekt mögött, amelyek hangosan és érthetően kiabálják, hogy nem szabad, hogy semmiképpen – annak ellenére, hogy a járvány a helyi, regionális és globális gazdaságra nézve rettenetesen súlyos következményekkel jár – se szabad elveszíteni a reményünket.

Ez rendkívül nehéz feladat.

Ez rendkívül nehéz feladat lesz.

De ha mi nem tudunk felnőni a feladathoz, akkor ez lesz az utolsó esély.

Valóban nehéz elhinni, hogy – itt és most – még mindig lehetséges a kataklizma megelőzése, vagy legalábbis a mérséklése, és legjobb esetben a végtelenségig való elhalasztása. Az emberiség többek között egyfajta népirtás, ökocíd, háború(k), rasszizmus, hatalmi játékok, erőszak, kapzsiság, fiktív személyazonosságok részese... Több mint két évtizedes tudósítás után minden lehetséges krízisgócpont helyéről, az emberiség bűnügyi helyszíneiről és egy alapos rálátással a globális politikára és gazdasági műveletekre, és mindenekelőtt az emberi természet kiismerésére, az én reménykeresésem egy olyan ügyet illetően, hogy közösen szembesüljünk az éghajlati válsággal, és az életmódunkkal, egy kognitív disszonanciára korlátozódik. Lefordítva: a (szakmabeli) lényeg mindennapos keresése.

„Az író nem tartozik reménnyel olvasóinak. Az egyetlen kötelessége az őszinteség. De szeretném, hogy azok is, akik kezetekbe veszitek ezt a könyvet, tudjátok, hogy szerzője elkötelezett és nem kétségbeesett. Ha nem lenne, akkor nem fogott volna mindezek leírásába” – mondja *Falter* című új könyvében Bill McKibben legendás környezetvédelmi aktivista és író.

Jobban nem is tudnék vele egyetérteni.

Odakinn vannak olyan emberek és közösségek, akik folyamatosan – és konkrétan – leküzdik a cinizmust és saját félelmeiket és bizonytalanságaikat. Megoldásokat keresnek, ahogy mondani szokás. A bírói hosszabbításkor a nagy lemaradás ellenére is még mindig passzolgatnak, és „teljes erőbedobással” játszanak.

És így lesz ez, mígnem a játékvezető le nem fújja a meccset. Ez a könyv ezekről a közösségekről és ezekről az emberekről szól.

Nem a remény hal meg utoljára.

Ellenben.

A járvány miatt a világ néhány hónapig mintha leállt volna. Gyakorlatilag minden médiatartalom – és az intim kommunikáció is – valamilyen módon kapcsolatban állt a vírussal és annak következményeivel az államra, a társadalomra, az egészségügyi rendszerre, a gazdaságra, az oktatásra, a sportra, a kultúrára és az önre/rám nézve. Ilyen egyirányú forgalomban és korlátozott felfogásban a második világháború után született nemzedéknek – még a legtotalitáriusabb helyzetben is –, még nem volt módja élni. A klímaváltozás hatásai ez idő alatt csak zajokká váltak. Szinte egzotikussá.

Egy téma. Korlátozott mozgás. Korlátozottság a mentális vérfertőzésben. Intim és kollektív szorongás. És ennek ellenére, vagy éppen emiatt ilyen átkozottul félrevezető *az én vagyok világ közepe* érzete: mert a vírusjárványból mindenki kiveszi a részét, te is, én is. Főleg te és én. Ez a világesemények hírhíánya mellett és az új (rég) határok szinte önkényeskedőn megtermékenyített megjelenése mellett, valamint az emberi jogok általános megtiprása "az egészség nevében" jól megöli az empátia maradványait és lerontja az emberi értékeket.

A világ nagy része néhány hónapra lakásnyira, számítógép és mobiltelefon képernyőjére zsugorodott. A helyi és globális, intim és kollektív karanténban a dolgok csak kiéleződtek. A szélsőséges esetekig; magunk híreiké váltunk. És ez az együttérzés járványos narcizmusának rendkívül kegyetlen időszakában, a valóságshow-k idejében, az *önzés* és nem a személyesség idejében.

A helyi és globális „koronitis” sokáig fő téma lesz. És a figyelem középpontja is. Válsággócponok, háborúk, éghajlati viszonyok következményei, természeti katasztrófák, gazdasági törések és geostratégiai földrengések már hangosan kopogtatnak az ajtóinkon, csak mellékes témák maradnak. *Transzparens*. Ennek gondolatától már lúdbőrös leszek.

Ez a könyv egy kiáltás, hogy legyünk figyelmesek. Ennyit tehetek/tehetünk. Ennyit kell tennem/tennünk.

Plāns B

(Excerpt in Latvian)

Translated by: Māra Gredzena

Contact of the translator: mara.gredzena@gmail.com

CILVĒCĪBAS GALVENĀ FRONTES LĪNIJA

“Mūsu rīcībā ir visi fakti un risinājumi. Mums vienkārši jāmostas un jāmainās.”

Grēta Tūnberga, klimata aktīviste

Neskaitāmas reizes esmu sev un saviem mīļajiem apsolījis, ka gadiem ilgušais kara ziņošanas periods ir aiz muguras. Kad es sāku, es biju starp jaunākajiem. Kad jutu, ka ar to pietiek, es biju viens no vecākajiem. *Atbrīvots* no ilūzijām, piesātināts ar atkārtotām, saasinošām traģēdijām; dusmīgs, neapmierināts, pilnīgi bez balasta, kas absolūti nepieciešams līdzsvarotai pastāvēšanai. Kaujas laukā es ilūzijās un ideālos pazaudēju dažus draugus un paziņas, un izmantoju lielāko daļu "džokeru". Brīva izvēle, tāpat kā alpīnistiem, var būt liktenīga privilēģija.

Ar to pietika, es atkārtēju. Sev. Un citiem arī. Tajā pašā laikā es strauji zaudēju ticību savas profesijas spēkam. Žurnālistika man nekad nav bijusi kā darbs, bet jau kopš sešpadsmitā dzīves gada arī dzīvesveids. Pati dzīve. Tas man vēl vairāk apgrūtināja samierināšanos ar faktu, ka mūsu – un līdz ar to arī mans – darbs (a)sociālo tīklu un strauji, ātri sagremojamu viedokļu laikmetā, kas balstīts uz nulles zināšanām un pieredzi, ar patoloģiski novirzītu uzmanību, tik ātri un neatgriezeniski zaudē savu sociālo lomu. Ne tāpēc, ka zaudēta “vēstures pirmās versijas rakstītāja” loma, kas žurnālistiem nāk no kaujas lauka, bet gan diktatūras postošo seku dēļ.

Mēs esam nokļuvuši *postfaktum* sabiedrībā, kurā žurnālisti – arvien vairāk arī zinātnieki – ir zaudējuši savu stāvokli un savā veidā arī pilsonību. Mēs esam kļuvuši intelektuāli bezvalstnieki. Bet neaizmirsīsim, ka visu civilizāciju – un *cilšu* – pamatā ir daiļliteratūra. Kolektīvie meli, kurus var maigi pārvērst stāstu stāstīšanā, iespējams, ir evolucionāri nosacīti. Acīmredzot mēs atgriežamies pie saknēm. Žurnālistiem (un faktiem) tur nav vietas.

Nekad īsti nav bijis.

Jā, es ticēju, ilgu laiku ticēju, ka žurnālistika var mainīt pasauli uz labo pusi. Dažas reizes, īpaši personīgajos stāstos, man bija sajūta, ka pat man tas ir izdevies. Bet atsevišķi stāsti par iespējamām pārmaiņām arvien vairāk slīkst “lielajā bildē”. Ja jūsu darbam nav tiešas ietekmes, tas ir tikai novērošana ar piedalīšanos = ego safari.

Kari, par kuriem es ziņoju, kļūva pastāvīgi – tie kļūva par *stāvokli*.

Slovēnijas un Eiropas Savienības acīs bēgļi, kuru likteņiem esmu veltījis lielāko daļu sava darba pēdējā pusotra gadu desmitu laikā, ir kļuvuši par kodolatkritumiem uz atdzīvinātā

rasisma, ksenofobijas un arvien vairāk arī fašisma spārniem. Un – pretīga ļaunprātīga izmantošana – politiskās cīņas instruments.

Atvērtā, brīva sabiedrība, kurai vajadzētu augt ap mums, mijas ar sienām, dzeloņstieplēm, jaunām (vecām) robežām, ierakumiem, sargtorņiem, paramilitārajām vienībām...

Ideoloģiskā šķelšanās ir pastiprinājusies. Vēsturiskā atmiņa, pati par sevi selektīva, ir gandrīz sapuvusi. Vēsture tiek rakstīta no jauna.

Otra sāpes labākajā gadījumā ir kļuvušas par biznesa kategoriju. Burtiski sociālais kapitāls.

Ētiskās vielas paliekas saplūda kopā ar uzmanību, pamatu un pārdomu atslēgu. Kauns un vaina slēpās anonimitātes ierakumos. Pārsvarā bija refleksi; *neatbildība*. Spēle uz pilnu banku. It kā rītdiena nekad nepienāks.

Ir (bija) grūti saglabāt motivāciju.

Kad 2016. gada rudenī atgriezos no Mosulas, noguris un pilnīgi apnicis ziņot par (mūžīgo) tēmu, kur vēroju nežēlīgo sadursmi starp Irākas valdības spēkiem un pašpasludināto Islāma valsti, es biju gandrīz apņēmies sākt dzīvē darīt kaut ko citu. Ne tikai žurnālistikas jomā un žanra ziņā. Vispār es gribēju aizbēgt no žurnālistikas, savas reliģijas.

Protams, man nebija ne jausmas, kur un kas tas varētu būt. Pat ne tuvu.

Es varētu turpināt līdz bezgalībai. Par sesto lielāko dzīvnieku sugu izmiršanu – cilvēka "darbības" absolūtās sekas: uz Zemes šobrīd ir tikai uz pusi vairāk savvaļas dzīvnieku nekā 1970. gadā, cilvēku kopējā masa ir 30 procenti no visu mugurkaulnieku kopējā svara, 67 procenti sver lauksaimniecības dzīvnieki, visi savvaļas mugurkaulnieki kopā veido tikai 3 % no svara. Par lielā Austrālijas koraļļu rifa nāvi un 80 % visu kukaiņu pazušānu.

Par postoši siltajiem okeāniem: saskaņā ar 2015. gada žurnālā *Journal of Mathematical Biology* veikto pētījumu, ja okeāni turpinās uzsilt tik strauji kā līdz šim, līdz 2100. gadam "fitoplanktona skābekļa ražošana tiks pārtraukta, jo fotosintēzes process tiks atspējots, kas visvairāk iespējams, izraisīs masveida dzīvnieku un cilvēku nāvi." Par to, ka Māršala salas, Tuvalu un Kiribati jau grimst un ka 40 % pasaules iedzīvotāju dzīvo piekrastē, kas ir viena no klimata pārmaiņu frontēm. Par fosiliem lobijiem, "melno holokaustu". Par mainīgajām jūras straumēm. Par pieaugošo oglekļa dioksīda emisiju atmosfērā (rakstīšanas laikā 418 daļiņas uz miljoniem). Par polārlāčiem, kuri izzūdošajā dabiskajā vidē spiesti peldēt līdz pat divsimt kilometriem vienā reizē un medīt... belugas. Par Slovēnijas TEC 6 slēgšanu. Par to, ka sekas pasaules ekonomikai 2018. gadā maksāja 1,2 triljonus ASV dolāru – aptuveni 1,6 procentus no pasaules IKP. Par sulīgajiem pavasara ziediem janvārī augstu Alpos. Par Donaldu Trampu. Par klimata bēgļiem – cilvēkiem un dzīvniekiem, kuri tik dramatiski un traģiski iezīmēs tuvāko nākotni un kuri, ja mēs pievērsīsim maz, tiešām maz uzmanības, jau tik dramatiski un traģiski iezīmē tagadni: saskaņā ar Pasaules Bankas 2018. gada datiem, klimata pārmaiņu dēļ līdz 2050. gadam Āzijā, Āfrikā un Latīņamerikā 143 miljoni cilvēku būs spiesti pamest savas mājas. Par pasauli, kas izzūst. Par pasauli, ko raksturo "ūdens kari".

Par bada pandēmiju: Saskaņā ar Pasaules Veselības organizācijas datiem šobrīd visā

pasaulē mirst 265 miljoni cilvēku. Gandrīz divreiz vairāk nekā pirms gada. Pirms Covid-19 pandēmijas, kas apturēja lielu daļu pasaules ekonomikas. Par pasauli, kuru mēs pazinām, un kas strauji pazūd mūsu plaši aizvērtu acu priekšā. Par jaunu, daudz nedemokrātiskāku un mazāk atvērtu pasauli.

Jā, es varētu turpināt līdz bezgalībai, citēt desmitiem zinātnieku, uzskaitīt simtiem skaitļu un datu, kārtot attēlus, konkrētus faktus, paskaidrot, kam vajadzētu būt skaidram katram trešklasniekam (daudzi trešās klases skolēni, protams, zina klimata pārmaiņu sekas daudz labāk nekā viņu vecāki un vecvecāki). Bet es baidos, ka jebkurš faktu uzskaitījums ir lieks. Par daudz. Viss ir pateikts neskaitāmas reizes; uzmanība, pašreizējā laika lielais upuris, ir veiksmīgi sarukusi. Zinātne klimata pārmaiņu ziņā ir skaidra. Un tikai zinātne ir kompetenta. No otras puses, pārliecināšanai, varbūt *mesijiski* ir par vēlu. Pārliecināto pārliecināšana, to man iemācīja žurnālistikas ceļš, ir ētisks grēks.

(Ne tikai) zaudētā laika dēļ.

Klimata pārmaiņu sekas lielākajā daļā pirmās pasaules – arī (vai īpaši) ģeogrāfiski un klimatiski privilīģētajā Slovēnijā – ir kas tāds, tas notiek ar *citiem*. Kaut kas tāds, kas mūs neapdraud – vismaz *ne tieši* un eksistenciāli. Kaut kas, par ko mēs tik tikko varam atbildēt. Kaut kas tāds, kam evolūcija mūs (vēl) nav sagatavojusi. Kaut kas tāds, ko vietējā un globālā politika, ko virza tūlītēja ieguvuma vai sen novecojušas ideoloģiskas tēmas, lielā mērā ignorē – ja ne noliedz. Kaut kas tāds, kas nepārtraukti – kolektīvi nāvējošs – pieaug, pateicoties fosilā kurināmā vai tā ražotāju bezgalīgajai rentabilitātei, kas ir galvenais globālās sasilšanas cēlonis. Kaut kas mūs sašķeļ, nevis vieno, jo sugas – un sugu – izdzīvošanas vārdā mēs vienkārši vairs nevaram atļauties atstumtību.

Kaut kas, kas ir šeit un tagad.

Tā vietā, lai uzskaitītu skaitļus un faktus, un rādītu virkni apokaliptisku attēlu, mēs ar Matjažu šajā grāmatā nolēmām iepazīstināt ar kopienām un indivīdiem, kuri iespēju robežās veiksmīgi tiek galā ar klimata krīzi. Kopienas un indivīdi, kuri nav padevušies vispārējai vienaldzībai, augstprātībai un nezināšanai un labākajā gadījumā gaida (ārēju) *glābēju*. Kopienas un indivīdi, kuri aktīvi un drosmīgi spēruši soli arī cilvēces frontes līnijai un sākuši mainīt savu dzīvesveidu. Kopienas un indivīdi, kas mums visiem – cilvēcei – var piedāvāt zināšanas, enerģiju (burtiski), pieredzi un, protams, tehnoloģijas, kas, pilnībā iesaistoties vietējā, reģionālā un globālā līmenī, var saturēt klimata pārmaiņu sekas.

No Tilosas, pirmā enerģijas pašpietiekamā sala Vidusjūrā (saule un vējš), uz ģeotermālo un holistiski tālredzīgo Islandi. No ļoti daudzsolās jūras enerģijas attīstības (viļņi, plūdmaiņas) Orkneju salās Skotijas ziemeļaustrumos, kur no elektroenerģijas pārpalikumiem ražo zaļo ūdeņradi, un beidzot ar Austrijas pilsētu Gītingu, kas jau pirms ceturtdaļgadsimta aizsāka enerģijas pašpietiekamību (biomasu), un tikmēr ar vardarbīgiem kāpumiem un kritumiem ir kļuvusi par vienu no galvenajiem atjaunojamo enerģijas avotu attīstības un ražošanas tehnoloģiju attīstības centriem. No Šveices uzņēmuma

Climeworks, kas sūknē oglekļa dioksīdu tieši no gaisa un iesmidzina to daļēji Islandes pazemē un daļēji izmanto rūpniecībā (dzērienu un siltumnīcu ražošanā), līdz pašpietiekamiem Skandināvijas ciematiem. No visa katra litija grama maršruta no Bolīvijas sāls pannām līdz Ķīnas elektromobiļu rūpnīcām un elektriskās mobilitātes revolūcijai Norvēģijā un ūdeņraža alternatīvām. Sākot ar Oslo atkritumu sadedzināšanas iekārtu, kas uztver sadedzināšanas rezultātā radušos oglekļa dioksīdu un plāno to ļoti drīz uzglabāt valsts līmenī ģeoloģiskajās zemūdens alās, kur kādreiz atradās nafta un dabasgāze, un beidzot ar cilvēkiem, indivīdiem un kopienām, kas stāv aiz tā un daudziem citiem projektiem, kas skaļi un skaidri kliez, ka mēs nekādā veidā nedrīkstam zaudēt cerību – neskatoties uz pandēmijas postošajām sekām vietējai, reģionālajai un pasaules ekonomikai.

Tas ir ārkārtīgi grūts uzdevums.

Tas būs ārkārtīgi grūts uzdevums.

Bet, ja mēs netiksim galā, tas arī būs pēdējais uzdevums.

Ir patiešām grūti noticēt, ka – šeit un tagad – joprojām ir iespējams novērst kataklizmu vai vismaz to mazināt un labākajā gadījumā atlikt uz nenoteiktu laiku. Cilvēce cita starpā ir sava veida genocīds, ekocīds, karš(-i), rasisms, spēka spēle, vardarbība, alkātība, fiktīvas identitātes ... Pēc vairāk nekā divu desmitgažu ziņojumiem no visiem iespējamajiem krīzes punktiem, no cilvēces noziegumu izdarīšanas vietām, un pēc tam ar rūpīgu ieskatu globālās politikas un ekonomikas darbībā, un, pirmkārt, zinot cilvēka dabu, mani cerības meklējumi mūsu kopējai konfrontācijai ar klimata krīzi un mūsu dzīvesveidu robežojas ar kognitīvo disonansi.

Tulkojums: ikdienas (profesionālas) nozīmes meklēšana.

“Rakstnieks nav parādā saviem lasītājiem cerību. Viņa vienīgais pienākums ir godīgums. Bet es vēlos, lai tie no jums, kuri ņems šo grāmatu savās rokās, zinātu, ka tās autors ir saderinājies un nav izmisis. Ja es nebūtu, tad es to nerakstītu,” savā jaunajā grāmatā *Falter* rakstīja leģendārais vides aktīvis un rakstnieks Bilis Makkibens.

Es nevarētu viņam vēl vairāk piekrist.

Ir cilvēki un kopienas, kas pastāvīgi un konkrēti pārvar cinismu un savas bailes un nedrošību. Viņi meklē, kā saka, risinājumus. Pat tiesneša dotā papildlaikā, neskatoties uz lielo atpalcību, viņi joprojām met bumbu zem kājām un spēlē "līdz galam".

Un tā tas būs līdz pēdējai tiesneša svilpei. Šī ir grāmata par šīm kopienām un šiem cilvēkiem.

Tā nav cerība, ka mirst pēdējā. Bet tomēr.

Pandēmijas dēļ pasaule vairākus mēnešus šķita apstājusies. Praktiski viss plašsaziņas līdzekļu saturs – kā arī intīmā komunikācija – vienā vai otrā veidā bija saistīta ar vīrusu un tā sekām valstij, sabiedrībai, veselības aprūpes sistēmai, ekonomikai, izglītībai, sportam, kultūrai un tev/man. Šāda vienvirziena satiksme un ierobežota priekšstata veidošana par paaudzi, kas dzimusi pēc Otrā pasaules kara – pat vis totalitārākajās sabiedrībās – vēl nav piedzīvota. Klimata pārmaiņu sekas šajā laikā ir kļuvušas tikai par fona troksni. Gandrīz eksotiskas.

Viena tēma. Ierobežota pārvietošanās. Pārblīvēšanās garīgajā incestā. Intīma un kolektīva trauksme. Un tomēr vai arī tieši tik sasodīti maldinošas klātbūtnes sajūtas dēļ pasaules centrā: tāpēc, ka vīrusa pandēmija notiek ar mums visiem, ieskaitot tevi un mani. Īpaši tevi un mani.

Tā kā nav ziņu par notikumiem pasaulē un jaunu (vecu) robežu rašanās un autoritāras apaugļošanās un vispārēja cilvēktiesību sabojāšana "veselības vārdā", tad tas nogalina empātijas (paliekas) un pazemina cilvēcīgās vērtības.

Liela daļa pasaules uz dažiem mēnešiem ir samazinājusies līdz dzīvokļiem un datoru un mobilo tālrunu ekrāniem. Vietējā un globālā, intīmā un kolektīvā karantīnā lietas ir kļuvušas tikai sliktākas. Līdz galējām robežām; paši esam kļuvuši par jaunumiem. Un tas viss nežēlīgā epidēmiskā narcisma laikā, realitātes šovu laikā, *pašīņu*, nevis indivīda laikā.

Vietējais un globālais "koronīts" vēl ilgi būs galvenā tēma. Un arī uzmanības centrā. Krīzes punkti, kari, klimata pārmaiņu sekas, dabas katastrofas, ekonomikas sabrukumi un ģeostratēģiskās zemestrīces, kas jau skaļi klauvē pie mūsu durvīm, būs tikai blakus jautājums. *Reklāmkarogs*. No šīs domas man nodreb sirds.

Šī grāmata ir uzmanības sauciens. Mēs varam darīt tik daudz. Cik daudz jādara.

Planas B (Excerpt in Lithuanian)

Translated by: Gabija Kiaušaitė
Contact of the translator: gabija.kiausaite@gmail.com

PAGRINDINĖ ŽMONIJOS FRONTO LINIJA

„Turime visus faktus ir sprendimus. Tiesiog turime atsibusti ir pasikeisti.“
Greta Thunberg, klimato kaitos aktyvistė

Daug kartų sau ir artimiausiems žmonėms žadėjau, kad ilgai trukusi karo reportažų era jau praėityje. Kai pradėjau dirbti, buvau vienas jauniausių. Kai pajutau, kad jau gana, buvau tarp seniausių. Neturintis iliuzijų, persisotinęs nuolat pasikartojančiomis, vis didėjančiomis tragedijomis; piktas, nusivylęs, visiškai netekęs balasto, būtino subalansuotai egzistencijai. Ant žemės, su savo iliuzijomis ir idealais, praradau keletą draugų ir pažįstamų ir paleidau didžiąją dalį savo „juokdarių“. Savarankiškas pasirinkimas, kaip ir alpinistų, gali būti lemtinga privilegija.

Gana – vis kartojau. Sau. Ir kitiems. Tuo pat metu sparčiai praradau tikėjimą savo pašaukimo galia. Žurnalistika man niekada nebuvo darbas, o veikiau nuo 16 metų – gyvenimo būdas. Gyvenimas pats savaime. Dėl to man buvo dar sunkiau susitaikyti su tuo, kad mūsų, taigi ir mano, darbas taip greitai ir negrįžtamai praranda savo socialinį vaidmenį (a)socialinių tinklų amžiuje, kai plinta aršios, greitai virškinamos nuomonės, paremtos nulinėmis žiniomis ir patirtimi, kai dėmesys yra patologiškai išsklaidytas. Ne dėl to, kad prarado „pirmosios istorijos versijos rašytojo“ vaidmenį, kuris priklauso reporteriams iš įvykio vietos, bet dėl pražūtingų nebūties diktatūros pasekmių.

Įžengėme į postfaktinę visuomenę, kurioje žurnalistai, o vis dažniau ir mokslininkai, prarado savo pozicijas ir tam tikra prasme – pilietiškumą. Mes tapome intelektualiais apsimitėliais. Tačiau nepamirškime, kad visos civilizacijos – ir gentys – pagrįstos fikcija. Kolektyvinis melas, kurį galima švelniai išversti į pasakojimą, tikriausiai yra evoliuciškai nulemtas. Akivaizdu, kad grįžtame prie savo šaknų. Ten nėra vietos žurnalistas (ir faktams).

Ji niekada iš tikrųjų neegzistavo.

Taip, aš tikėjau, ilgai tikėjau, kad žurnalistika galima pakeisti pasaulį į gerąją pusę. Keletą kartų, ypač asmeninėse istorijose, pajutau, kad net man pavyko. Tačiau atskiros istorijos apie galimus pokyčius (man) vis dažniau paskėsdavo „bendrame paveiksle“. Jei jūsų darbas nedaro tiesioginio poveikio, jis tėra dalyvio stebėjimas = ego safaris.

Karai, apie kuriuos pranešiau, tapo nuolatiniai – jie tapo *būsenomis*.

Pabėgėliai, kurių likimui per pastarąjį pusantro dešimtmečio skyriau didžiąją savo darbo dalį, Slovėnijos ir Europos Sąjungos akyse, dėl atgimusio rasizmo, ksenofobijos ir vis labiau besiskleidžiančio fašizmo tapo branduolinėmis atliekomis. Ir – bjauri niekšybė – politinės kovos įrankiu.

Į atvirą, laisvą visuomenę, kuri turėjo augti aplink mus, įsiskverbė sienos, spygliuota viela, naujos (senos) sienos, šaudymo tranšėjos, sargybos bokštai, sukarintos pajėgos...

Ideologiniai nesutarimai sustiprėjo. Istorinė atmintis, kuri pati savaime yra labai svarbi, buvo beveik sunaikinta. Istorija perrašoma *iš naujo*.

Kito skausmas geriausiu atveju tapo verslo kategorija. Pažodžiui – socialinis kapitalas.

Etinio turinio likučiai ištirpo kartu su dėmesiu, pagrindu ir apmąstymų raktu. Gėda ir kaltė pasislėpė anonimiškumo šaudymo grioviuose. Vyravo refleksai; *nenuoseklumas*. Pirmasis žaidimas su kamuoliu. Tarsi rytoj saulė jau niekada nebepakils.

(Buvo) sunku išlaikyti motyvaciją.

2016 metų rudenį, kai grįžau iš Mosulo, pavargęs ir persisotinęs reportažų iš (amžinos) tamsos, kur stebėjau žiaurią konfrontaciją tarp Irako vyriausybės pajėgų ir pasiskelbusios „Islamo valstybės“, buvau beveik apsisprendęs gyvenime daryti ką nors kita. Ne tik žurnalistinės temos ir žanro požiūriu. Apskritai norėjau pabėgti nuo žurnalistikos, savo religijos.

Žinoma, neįsivaizdavau, nei kur, nei kas tai galėtų būti.

Nė iš tolo.

Galėčiau tęsti be galo. Šeštasis didysis rūšių išnykimas – absoliutus žmogaus „veiklos“ padarinys: šiandien Žemėje laukinių gyvūnų yra tik perpus mažiau nei 1970 m., bendras žmonių svoris sudaro 30 proc. visų stuburinių gyvūnų svorio, 67 proc. ūkinių gyvūnų svorio, o visi laukiniai stuburiniai gyvūnai kartu sudaro tik 3 proc. visų stuburinių gyvūnų svorio. Australijos Didžiojo barjerinio rifo mirtis ir 80 proc. visų vabzdžių išnykimas. 2015 m. žurnale *Journal of Mathematical Biology* paskelbtame tyrime teigiama, kad jei vandenynai ir toliau šils panašiu tempu, iki 2100 m. „fitoplanktono deguonies gamyba bus sustabdyta, nes bus sutrikdyta fotosintezė, o tai greičiausiai sukels masinę gyvūnų ir plaučių žūtį“. Tai, kad Maršalo salos, Tuvalu ir Kiribatis jau grimzta ir kad 40 proc. pasaulio gyventojų gyvena pajūryje, kuris yra vienas iš pagrindinių klimato kaitos priešakinių rajonų. Apie iškastinius lobistus, „juodąjį holokaustą“. Apie besikeičiančias jūros sroves. Dėl didėjančio anglies dioksido išmetimo į atmosferą (418 dalelių milijonui (rašant šį tekstą). Poliarinės meškos, priverstos medžioti ... baltuosius banginius jų nykstančioje natūralioje aplinkoje, plaukdamos po du šimtus kilometrų. Apie *TEŠ*¹ 6. Apie tai, kad 2018 m. pasekmių kaina pasaulio ekonomikai buvo 1,2 trilijono JAV dolerių – apie 1,6 proc. pasaulio BVP. Apie gausias sausio mėnesio pavasario gėles aukštai Alpėse. Apie Donaldą Trumpą. Apie klimato pabėgėlius, žmones ir gyvūnus, kurie taip dramatiškai ir tragiškai paveiks *netolimą* ateitį ir kurie, jei mažai, tikrai mažai dėmesio tam skyrėme anksčiau, jau dabar taip dramatiškai ir tragiškai veikia dabartį: 2018 m. Pasaulio banko duomenimis, iki 2050 m. vien Azijoje, Afrikoje ir Lotynų Amerikoje dėl klimato kaitos poveikio 143 milijonai žmonių bus priversti palikti savo namus. Apie pasaulį, kuris senka. Pasaulis, kuriame vyks „vandens karai“. Bado pandemija: Pasaulio sveikatos organizacijos duomenimis, šiuo metu badauja 265 milijonai žmonių. Beveik dvigubai daugiau nei prieš metus. Prieš covid-19 pandemiją, kuri sustabdė didžiąją dalį pasaulio ekonomikos. Pasaulis, kurį pažinojome, sparčiai nyksta mūsų akyse. Naujojo pasaulio, daug mažiau demokratiško ir atviro.

Taip, galėčiau tęsti ir tęsti, cituoti dešimtis mokslininkų, pateikti šimtus skaičių ir duomenų, dėlioti paveikslėlius, dėlioti faktus, aiškinti tai, kas turėtų būti aišku bet kuriam trečios klasės mokiniui (žinoma, daugelis trečios klasės mokinių apie klimato kaitos pasekmes žino kur kas daugiau nei jų tėvai ir seneliai). Tačiau bijau, kad visi išvardyti faktai yra daugiau nei tai, ir bijau, kad nesu tikras, ką sakau. Per daug. Visa tai jau buvo daug kartų sakyta, o dėmesio, didžiosios mūsų laikų aukos, beviltiškai trūksta. Žinojimas – klimato kaitos – yra akivaizdus. Tačiau vienintelis žinojimas yra kompetentingas žinojimas. Kita vertus, jau per vėlu galbūt

¹ Šoštanės šiluminė jėgainė Slovėnijoje.

mesijiškai įtikinėti. Mane žurnalistinė karjera išmokė, kad įtikinėti įtikinėtąjus yra etinė nuodėmė.

(Ne tik) dėl prarasto laiko.

Klimato kaitos padariniai yra tai, kas vyksta *kitiems* žmonėms didžiojoje pirmojo pasaulio dalyje, įskaitant (arba ypač) geografiškai ir klimato požiūriu privilegijuotą Slovėniją. Kažkas, kas mums negresia – bent jau *ne tiesiogiai* ar egzistenciniu požiūriu. Kažkas, į ką mes vos spėjame reaguoti. Kažkas, kam evoliucija mūsų (dar) neparuošė. Tai, ką vietinė ir pasaulinė politika, vedama momentinių ar seniai prarastų ideologinių motyvų, dažniausiai ignoruoja, o gal net neigia. Tai, ką nuolat – kolektyviai mirtinai – didina begalinis iškastinio kuro ar jo gamintojų pelningumas, kuris yra pagrindinė visuotinio atšilimo priežastis. Tai, kas mus skiria, o ne vienija, nes vardan rūšies – ir rūšių – išlikimo tiesiog nebegalime sau leisti išskirti.

Kažkas, kas yra čia ir dabar.

Užuot vardiję skaičius, faktus ir apokaliptinius vaizdus, mes su Matjažu nusprendėme šioje knygoje pristatyti bendruomenes ir asmenis, kurie, kiek tai įmanoma, sėkmingai sprendžia klimato krizę. Bendruomenės ir asmenys, kurie nepasidavė visuotiniam abejingumui, arogancijai ir neišmanymui ir geriausiai atveju laukia (išorinio) gelbėtojo. Bendruomenės ir asmenys, kurie aktyviai ir drąsiai stoja į lemiamą žmonijos fronto liniją ir pradėjo keisti savo gyvenimo būdą. Bendruomenės ir pavieniai asmenys, kurie gali mums visiems – tai yra, žmonijai – pasiūlyti žinių, energijos (tiesiogine prasme), patirties ir, žinoma, technologijų, kurios, visapusiškai įsitraukus vietas, regioniniu ir pasauliniu mastu, galėtų sumažinti klimato kaitos padarinius.

Nuo Tiloso, pirmosios savarankiškai energiją naudojančios Viduržemio jūros salos (saulės ir vėjo energija), iki geoterminės energijos ir holistiškai į ateitį orientuotos Islandijos. Nuo labai perspektyvios jūrų energijos (bangų, potvynių ir atoslūgių) plėtros Orknio salose Škotijos šiaurės rytuose, kur elektros energijos perteklius naudojamas ekologiškam vandeniliui gaminti, iki Austrijos Gisingo miesto, kuris prieš ketvirtį amžiaus pradėjo savarankiškai apsirūpinti energija (biomase) ir nuo to laiko, su pakilimais ir nuosmukiais, tapo vienu iš pagrindinių atsinaujinančios energijos vystymo ir gamybos technologijų plėtros centrų. Nuo Šveicarijos bendrovės *Climeworks*, kuri išgauna anglies dioksidą tiesiai iš oro ir dalį jo išleidžia į Islandijos požemius, o dalį – į pramonę (krosnių ir karšto vandens šildytuvų gamybai), iki savarankiškai besitvarkančių Skandinavijos kaimų. Nuo kiekvieno gramo ličio kelio iš Bolivijos druskų lygumų iki Kinijos elektromobilių gamyklų, elektromobilių revoliucijos Norvegijoje ir vandenilio alternatyvų. Nuo atliekų deginimo įrenginio Osle, kuris fiksuoja deginant atliekas susidariusį anglies dioksidą ir netrukus planuoja jį saugoti šalies mastu geologiniuose požeminiuose urvuose, kuriuose anksčiau buvo nafta ir gamtinės dujos, iki žmonių, asmenims ir bendruomenėms, vykdančiams visus šiuos ir daugelį kitų projektų, kurie garsiai ir aiškiai šaukia, kad, nepaisant siaubingų pandemijų padarinių vietos, regiono ir pasaulio ekonomikai, neturime prarasti vilties.

Tai labai sudėtinga užduotis.

Tai bus labai sunki užduotis.

Bet jei mes nesugebėsime su ja susitvarkyti, tai bus ir mūsų paskutinė.

Tikrai sunku patikėti, kad – čia ir dabar – kataklizmo dar galima išvengti arba bent jau sušvelninti, o geriausiu atveju atidėti neribotam laikui. Žmonija, be kita ko, yra genocido, ekologinio naikinimo, karų, rasizmo, galios žaidimų, smurto, godumo, fiktyvių tapatybių ... Daugiau nei du dešimtmečius rengęs reportažus iš įvairiausių krizių židinių, žmonijos nusikaltimų vietų, iš arti susipažinęs su pasaulinės politikos ir ekonomikos veikimu, o svarbiausia – su žmonių morale, ieškau vilties, kad mūsų bendra kova su klimato krize ir mūsų gyvenimo būdu gali būti sėkminga, ir tai prilygsta kognityviniam disonansui. Išvertus: kasdienės (profesinės) prasmės paieškos.

„Rašytojas nėra skolingas savo skaitytojams jokios vilties. Vienintelė jo pareiga – sąžiningumas. Tačiau noriu, kad tie iš jūsų, kurie paims šią knygą į rankas, žinotų, jog jos autorius yra įsipareigojęs, o ne beviltiškas. Jei taip nebūtų, jis to nerašyt,“ – rašo legendinis aplinkosaugos aktyvistas ir rašytojas Billas McKibbenas savo naujoje knygoje *Falter*.

Negalėčiau su juo labiau sutikti.

Juk yra žmonių ir bendruomenių, kurie realiai ir konkrečiai įveikia cinizmą, savo baimes ir nesaugumo jausmą. Jie, kaip sakoma, ieško sprendimų. Net ir per papildomą laiką, nepaisant didelio atsilikimo, jie vis dar mėtosi po teisėjo kojomis ir žaidžia pagal visas savo jėgas.

Ir jie tai darys iki paskutinio teisėjo švilpuko. Tai knyga apie šias bendruomenes ir jų žmones.

Nėra viltis ta, kuri miršta paskutinė.

Tačiau.

Keletą mėnesių atrodė, kad dėl pandemijos pasaulis sustojo. Beveik visas žiniasklaidos turinys – ir net intymus bendravimas – buvo vienaip ar kitaip susijęs su virusu ir jo pasekmėmis šaliai, visuomenei, sveikatos sistemai, ekonomikai, švietimui, sportui, kultūrai ir tau/man. Po Antrojo pasaulinio karo gimusios kartos – net ir totalitarinėse visuomenėse – niekada nepatyrė tokio vienpusio eisimo ir riboto suvokimo. Tuo tarpu klimato kaitos padariniai tapo tik triukšmu. Beveik egzotika.

Viena tema. Ribotas judėjimas. Patekęs į psichikos incestą. Intymus ir kolektyvinis nerimas. Ir vis dėlto, o gal kaip tik dėl to, toks velniškai painus priklausymo pasaulio centrui jausmas: juk virusinė pandemija ištinka mus visus, įskaitant tave ir mane. Ypač tave ir mane. Tai, kai nėra naujienų apie pasaulio įvykius ir autoritarizmo valdomą naujų (senų) sienų atsiradimą bei beatodairišką žmogaus teisių trypimą „vardan sveikatos“, žudo empatijos (at)likučius ir žemina humanistines vertybes.

Keletą mėnesių didžioji pasaulio dalis buvo paversta tik būstais ir kompiuterių bei mobiliųjų telefonų ekranais. Vietinėje ir pasaulinėje, intymioje ir kolektyvinėje karantinoje viskas tik pablogėjo. Iki pat kraštų; mes tapome naujiena patys sau. Ir tai vyksta epideminio narcisizmo, realybės šou, *asmenukų*, bet ne individualybių laikais, kurie žiaurūs empatijos atžvilgiu.

Vietinis ir pasaulinis „koronitas“ dar ilgai išliks aktualia tema. Ir p(r)aslankaus dėmesio centre. Krizių židiniai, karai, klimato kaita, stichinės nelaimės, ekonomikos žlugimas ir geostrateginiai žemės drebėjimai, kurie jau dabar garsiai beldžiasi į mūsų duris, ir toliau liks šalutiniu klausimu. *Reklamjuostė*. Susigraudinu nuo šios minties.

Ši knyga – tai šauksmas dėmesiui. Gali(u)me padaryti labai daug. Turi(u)me dar tiek daug nuveikti.

Planas B (Excerpt in Lithuanian)

Translated by: Kristina Tamulevičiūtė
Contact of the translator: kristina.tamuleviciute@gmail.com

PAGRINDINĖ ŽMONIJOS FRONTO LINIJA

„Mes jau turime visus faktus ir sprendimus. Viskas, ką reikia daryti – atsibusti ir pasikeisti.“
(rasti originalą)

Greta Thunberg, garsi aktyvistė

Ne kartą sau ir artimiesiems žadėjau, kad daugybė karo žurnalistikos metų pasiliks praeityje. Kai pradėjau, buvau vienas iš jauniausių. Pajutęs, kad užteks, rikiavausi tarp vyriausių. *Išsilaisvinęs* iš iliuzijų, sotus pasikartojančių, didėjančių tragedijų; piktas, pasimetęs, netekęs balanso, kuris taip reikalingas harmoningam gyvenimui. Darbe pasidavęs iliuzijoms ir idealams, netekau kelių draugų ir pažįstamų bei išnaudojau krūvelę „Džokerių“. Panašiai galima pasakyti ir apie alpinistus – laisvas pasirinkimas gali tapti lemta privilegija.

Užteks, kartoju sau. Kartoju ir kitiems. Be to, palaipsniui ėmiau prarasti tikėjimą savo profesija. Žurnalistika man niekada nebuvo darbas – kai sulaukiau šešiolikos, ji tapo mano gyvenimo stiliumi. Žurnalistika pati savaime buvo mano gyvenimas. Todėl priimti faktą, kad mūsų – neišskiriant nė mano – darbas dėl (a)socialinių tinklų ir piktų, greitai besikeičiančių nuomonių, pagrįstų neturimomis žiniomis, patirtimis ir kaip niekada nesutelkto dėmesio, taip greitai ir negrįžtamai praranda socialinę prasmę. Ne dėl to, kad buvo prarasta „pirmosios istorijos versijos metraštininko“ rolė, taikoma tiems, kurie reportažus rengia įvykio vietoje, o dėl naikinančių niekio diktatūros pasekmių.

Įžengėme į *postfaktinę* visuomenę, kurioje mes, žurnalistai, o taip pat ir mokslininkai, praradome padėtį ir, savotiškai, pilietybes. Tapome intelektualiais asmenimis be pilietybės. Ir nepamirškime, kad visos civilizacijos – taip pat ir *tribalizmai* – grindžiami fikcija. Kolektyvinis melas, kurį nesunku švelniai išversti į istorijų pasakojimą, veikiausiai yra nulemtas evoliucijos. Akivaizdu, kad grįžtame prie šaknų. Ten žurnalistams (ir faktams) vietos nėra.

O iš tiesų niekada ir nebuvo.

* * *

Taip, tikėjau, ilgai tikėjau, kad žurnalistika pasaulį gali padaryti geresniu. Kartais, ypač pasakodamas asmenines istorijas, patikėdavau, kad tai pavyko ir man. Tačiau atskiri pasakojimai apie galimus pasikeitimus vis labiau (mane) vertė atsigręžti į „platesnį paveikslą“. Jei tavo darbas neišsiskiria tiesioginiu efektu, tuomet kalbame tik apie stebėjimą, arba *ego safari*.

Karai, apie kuriuos rengiau reportažus, tapo nuolatiniais – jie tapo *būsenomis*.

Pabėgėliai, kurių likimams pastaruosius penkiolika metų skyriau daugiausia darbo, vis plačiau besireiškiant rasizmui, ksenofobijai ir net fašizmui, Slovėnijos ir Europos Sąjungos akimis tapo radioaktyviosiomis atliekomis. Ir – šlykštus išnaudojimas – politinės kovos įrankiu.

Atvirą, laisvą visuomenę, kurią turėtume liudyti augant, apsupo sienos, aštrios vielos, nauji (seni) pasienio ruožai, apkasai, stebėjimo bokštai, sukarinti daliniai...

Ideologinis pasidalijimas sustiprėjo. Istorinė atmintis, kuri savo pobūdžiu yra selektyvi, beveik supuvo. Istorija rašoma *iš naujo*.

Kitų skausmas geriausiu atveju tapo gramatine kategorija. Tikriausias socialinis kapitalas.

Etinio pagrindo liekanos susiliejo su refleksiniu dėmesiu, refleksijos pagrindais ir esme. Gėda ir kaltės jausmas pasislėpė anonimiškumo apkasuose. Įsigalėjo refleksai, *nebaudžiamumas*. Žaidimas į vienus vartus. Lyg rytoj neišauš nauja diena.

Todėl (buvo) sunku išlikti motyvuotam.

* * *

Kai 2016 metų rudenį, pavargęs ir nugalėtas nuobodulio, nes teko rengti reportažus niekada nesibaigiančia tema, vykau namo iš Mosulo, kur stebėjau brutalų konfliktą tarp Irako vyriausybės pajėgų ir pasiskelbusios Islamo Respublikos, jau buvau nusprendęs gyvenime užsiimti kuo kitu. Ketinau keisti ne tik žurnalistikos temas ir žanrus. Troškau atsisakyti žurnalistikos, savo religijos.

Žinoma, nė įsivaizduoti neįsivaizdavau, kur ir kaip galėčiau pabėgti.

Visiškai ne.

* * *

Galėčiau skaičiuoti iki begalybės. Apie šestą didelį gyvūnų rūšių išnykimą – absoliučią žmonijos veiklos pasekmę: šiuo metu žemėje priskaičiuojama tik pusė laukinių rūšių, lyginant su 1970 metų duomenimis, žmonių masė siekia 30 procentų visų stuburinių, 67 procentus sudaro gyvuliai, o visi laukiniai stuburiniai – vos likusius 3 procentus. Apie Australijos didžiojo barjerinio rifo mirtį ir 80 procentų visų vabzdžių išnykimą. Apie su gyvybe nesuderinamus šiltus vandenynus: pavyzdžiui, 2015 metų „Journal of Mathematical Biology“ duomenimis, jei vandenynai nesiliaus šilę, iki 2100 metų „fitoplanktonas nebeišskirs deguonies, nes nebevyks fotosintezės procesas, dėl ko, tikėtina, išmirs daug gyvūnų ir žmonių“. Apie tai, kad Maršalo Salos, Tuvalu ir Kiribatis jau skęsta, ir kad jūrų pakrantėse – ties vienomis iš pagrindinių klimato kaitos frontaliųjų linijų – gyvena 40 procentų pasaulio populiacijos. Apie iškasenų medžiotojus, „juodąjį holokaustą“. Apie besikeičiančias jūros sroves. Apie didėjančią anglies dioksido išmetimą (kol rašau – 418 milijono dalių). Apie baltuosius lokius, kurie priversti trauktis iš įprastų buveinių, kartais plaukti net po du šimtus kilometrų ir medžioti... baltuosius delfinus. Apie TEŠ 6². Apie tai, kad 2018 metais šių pasekmių kaina pasaulio ekonomikai siekė 1,2 trilijono dolerių – apie 1,6 procento pasaulinio BVP. Apie sausį prasidėjusį gausų žydėjimą Alpių viršukalnėse. Apie Donaldą Trumpą. Apie klimato pabėgėlius – žmones ir gyvūnus, kurie taip dramatiškai ir tragiškai pažymės *artimą* ateitį, ir kurie, jei truputį, vos akimirka, atkreipsime dėmesį, jau taip dramatiškai ir tragiškai žymi šiandieną: 2018 metų Pasaulio banko duomenimis, iki 2050 metų tik Azijoje, Afrikoje ir Lotynų Amerikoje dėl pokyčių pasekmių 143 milijonai žmonių bus priversti palikti namus. Apie pasaulį, kuris nesiklauso. Apie pasaulį, kuriame vyks „karai dėl vandens“. Apie alkio pandemiją: Pasaulio sveikatos organizacijos duomenimis, šiuo metu pasaulyje badauja 265 milijonai žmonių. Beveik du kartus daugiau nei prieš metus. Iki Covid-19 pandemijos, kuri sustabdė didelę pasaulio ekonomikos dalį.

Apie pasaulį, kurį pažinome, ir kuris nyksta prieš mūsų plačiai užmerktas akis. Apie naują, gerokai mažiau demokratišką ir uždaresnį pasaulį.

Taip, galėčiau skaičiuoti iki begalybės, cituoti dešimtis mokslininkų, vardyti šimtus skaičių ir duomenų, lyginti pavyzdžius, tvirtinti faktus, aiškinti tai, ką turėtų suprasti kiekvienas trečiokas (žinoma, dauguma trečiokų apie klimato pokyčių pasekmes žino gerokai daugiau už savo tėvus ir senelius). Bet bijau, kad vardyti faktų nereikia. Jų per daug. Viskas jau ne kartą buvo išsakyta; dėmesys, didžioji šių laikų auka, beviltiškai sumažėjęs. Mokslas atsako į klausimus apie klimato pokyčius. Ir tik mokslas yra kompetentingas. Kita vertus, įtikinti, kitaip

² Termoelektrinės Šoštanj miestelyje, Slovėnijoje, naujo bloko statybos projektas (vert. past.).

tariant, *misionieriauti*, jau per vėlu. Žurnalistu kelyje sužinojau, kad įtikinėti įsitikinusius yra etinis paklydimas.

(Ne tik) dėl to, kad prarandamas laikas.

* * *

Didžiojoje išsivysčiusio pasaulio dalyje – taip pat (o gal ypač) geografiškai ir klimato požiūriu privilegijuotoje Slovėnijoje – klimato pokyčių pasekmės yra kažkur *kitur* vykstantis reiškinys. Reiškiny, kuris mums nekelia grėsmės – bent jau ne *tiesiogiai* ir ne egzistenciniu požiūriu. Kažkas, į ką neverta per daug reaguoti. Kažkas, kam evoliucija mūsų (dar) neparengė. Kažkas, ką vietinė ir globalinė politika, grįsta momentinėmis ar jau seniai išgyventomis ideologinėmis temomis, labiausiai linkusi ignoruoti, o gal net neigti. Kažkas, kas nepaliaujamai – kolektyviniai mirtinai – auga dėl neįsivaizduojamo fosilijų kuro, arba, kitaip tariant, jo išgavėjų, pelningumo: pagrindinio pasaulinio atšilimo sukėlėjo. Kažkas, kas mus dalija, nors turėtų vienyti, nes siekdami išsaugoti gyvūnų rūšis, paprasčiausiai negalime sau leisti nekreipti dėmesio.

Kažkas, kas vyksta čia ir dabar.

* * *

Mes su Matjažu nusprendėme šioje knygoje nevardyti skaičių ir faktų, neprognozuoti apokaliptinės ateities – vietoj to, norėjome pristatyti bendruomenes ir individus, kurie pagal galimybes sėkmingai kovoja su klimato krize. Bendruomenes ir individus, kurie nepasidavė bendram abejingumui, arogancijai, nežinojimui, geriausiu atveju, (užsienio) *gelbėtojo* laukimui. Bendruomenes ir individus, kurie aktyviai ir drąsiai žengė į pagrindinę žmonijos fronto liniją ir ėmė keisti savo gyvenimo būdą. Bendruomenes ir individus, kurie gali visiems mums – visai žmonijai – pasiūlyti žinias, energiją (tikraja šio žodžio prasme), patirtį ir, žinoma, technologijas, kurias pasitelkus, vietos, regionų ir pasaulio žmonės suvaldytų klimato kaitos pasekmes.

Nuo Tiloso, pirmosios energetiniu požiūriu nepriklausomos salos Viduržemio jūroje (saulė ir vėjas), iki geoterminės ir visiškai į ateitį susitelkusios Islandijos. Nuo visiškai inovatyvaus jūros bangų energijos plėtos Škotijos Orknio salose, kur panaudojant elektros energijos perteklių, išgaunamas žaliasis vandenilis, iki Austrijos miestelio Gisingo, kuris jau prieš dvidešimt penkerius metus pasuko energijos apsirūpinimo keliu (biomasė) ir patirdamas didelius pakilimus ir nuosmukius, tapo vienu pagrindinių atsinaujinančių energijos šaltinių technologijų plėtos ir gamybos centrų. Nuo šveicarų įmonės „Climeworks“, kuri anglies dioksidą siurbia tiesiai iš oro ir dalinai jį leidžia po žeme Islandijoje, dalinai naudoja pramonėje (gėrimų ir šiltlysvių gamyba) iki energija apsirūpinančių Skandinavijos kaimų. Nuo ilgo kelio, kurį iš Bolivijos druskos dykumų į Kinijos elektrinių automobilių gamyklas nukeliauja kiekvienas gramas ličio, iki elektrinio mobilumo revoliucijos Norvegijoje ir vandenilio alternatyvų. Nuo atliekų deginimo krosnių Osle, kur gaudomas degimo metu išsiskiriantis anglies dioksidas – jau netrukus valstybiniu lygiu planuojama pradėti jį sandėliuoti geologiniuose urvuose jūros dugne, kur kadaise buvo randama naftos ir gamtinių dujų – iki už viso to stovinčių žmonių, individų ir bendruomenių, bei daugybės kitų projektų, garsiai ir aiškiai šaukiančių, kad negalime, niekada negalime prarasti vilties, nepaisant baisių pandemijos pasekmių vietos, regiono ir pasaulio ekonomikai.

Tai – itin sunki užduotis.

Tai – bus itin sunki užduotis.

Bet jei nespėsime, ši užduotis mums bus paskutinė.

* * *

Tikrai sunku patikėti, kad – čia ir dabar – galime išvengti kataklizmo, ar bent jau jį sušvelninti ir, geriausiu atveju, sustabdyti neribotam laikui. Žmogus yra ir genocido, ekocido, karų, rasizmo, galios žaidimų, prievartos, godumo, fiktyvių identitetų rūšis. Ilgus du dešimtmečius teikęs pranešimus iš visų galimų krizių židinių, matęs žmonijos nusikaltimus ir įdėmiai žvelgęs į globalią politiką ir ekonomiką, pažinodamas žmonių temperamentą, supratau, kad mano tikėjimas galimybe kartu kovoti su klimato krize bei mūsų gyvenimo būdu remiasi kognityviniu disonansu. Kitaip tariant, kiekvieną dieną ieškau (profesinės) prasmės.

„Rašytojas skaitytojams nėra skolingas vilties. Vienintelis jo įsipareigojimas yra tiesa. Todėl noriu, kad tie, kurie į rankas paimsite šią knygą, žinotumėte, kad jos autorius yra angažuotas ir nenusivylęs. Priešingu atveju, rašymo jis nebūtų ėmėsis“, naujojoje knygoje „Klibėjimas“ („Falter“) rašė legendinis klimato aktyvistas ir rašytojas Bill McKibben.

Absoliučiai su juo sutinku.

Tad yra žmonių ir bendruomenių, kurie konkrečiai kovoja su cinizmu, turimomis baimėmis ir abejonėmis. Kaip sakoma, jie ieško sprendimų. Nepaisydami didelių paradimų, per teisėjo pratęsimą vis dar spardo kamuolį ir žaidžia „iš visų jėgų“.

Ir taip bus iki paskutinio teisėjo švilpuko. Ši knyga yra apie tokius žmones ir bendruomenes. Viltis tikrai nemiršta paskutinė.

Tačiau.

Dėl pandemijos atrodė, kad pasaulis kelis mėnesius buvo sustojęs. Kitaip tariant, visos žinutės internete – net intymus bendravimas – buvo vienaip ar kitaip susijusios su virusu ir jo pasekmėmis valstybei, visuomenei, sveikatos apsaugos sistemai, ekonomikai, švietimui, sportui, kultūrai bei mums visiems. Tokio vienpusio žiūrėjimo ir riboto suvokimo po Antrojo pasaulinio karo gimusios kartos dar nebuvo patyrusios net labiausiai totalitarinėse šalyse. Tuo laiku klimato pokyčių pasekmės nuėjo į antrą planą. Netgi tapo egzotiškomis.

Viena tema. Apribotas judėjimas. Įstrigimas mentaliniame inceste. Intymus ir kolektyvinis nerimas. Ir, nepaisant to, arba kaip tik dėl to – baisiai sumišęs buvimo pasaulio širdyje jausmas: juk pandemija paveikė mus visus, tave ir mane. Ypač tave ir mane. Naujienų apie įvykius pasaulyje neturėjimas, visiškai autoritarinis naujų (senų) sienų atsiradimas ir stiprus žmogaus teisių trypimas „sveikatos naudai“ sunaikina (likusią) empatiją ir ardo žmogiškąsias vertybes.

Didelė pasaulio dalis kelis mėnesius apsiribojo butu, kompiuterio ir mobiliojo telefono ekranais. Lokaliame ir globaliame, intymiaame ir kolektyviniame karantine problemos tik paaštrėjo. Iki pačių kraštutinumų patys sau tapome naujienomis. Ir tai įvyko empatijos visiškai nepripažįstančiu epidemijos narsicizmo laiku, realybės šou, asmenukių, o ne asmenybės laiku.

Lokalus ir globalus „koronitas“ dar ilgai išliks pagrindinė tema. Ir dėmesio bei skaidrumo centru. Krizės židiniai, karai, klimato kaitos padariniai, gamtos katastrofos, ekonominiai skilimai ir geostrateginiai drebėjimai, kurie jau garsiai beldžiasi į mūsų duris, turės tenkintis antrinės temos vieta. *Reklaminė antraštė*. Nuo tos minties mane krečia drebulys.

Ši knyga – tai šaukimas atkreipti dėmesį. Tą gali(u) padaryti. Tą turi(u) padaryti.

План Б: Пионерите на борбата со климатската криза и иднината на мобилноста (Excerpt in Macedonian)

Translated by: Viktorija Blažeska

Contact of the translator: viktorija.blazeska@gmail.com

Предговор
Клучниот фронт на човечноста

„На располагање ни се сите факти и решенија. Мораме само да се разбудиме и да се промениме.“

Грета Тунберг, климатска активистка

Безброј пати ветував – себеси и на најблиските – дека долгогодишниот период поминат како воен известувач е зад мене. Кога почнував, бев меѓу најмладите. Кога почувствував дека е доволно, бев меѓу најстарите. *Ослободен* од илузиите, наситен од трагедиите што се повторуваат и зголемуваат; гневен, исфрустриран, сосема без товар што е неопходен за урамнотежено опстојување. На теренот покрај илузиите и идеалите изгубив и некои пријатели и познаници и ги искористив повеќето „џокери“. Слободниот избор, слично важи и за алпинистите, може да биде судбоносна привилегија.

Доста беше, повторував. Себеси. И на другите. Истовремено сè повеќе и повеќе ја губев вербата во моќта на својата професија. Новинарството за мене никогаш не беше работа, туку од шеснаесетгодишна возраст натаму и животен стил. Живот како таков. Затоа ми беше уште потешко да го примам фактот дека нашата – а со тоа и мојата – работа во времево на (а)социјални мрежи, кога замав земаат вехементни, брзо сварливи ставови врз основа на никакво знаење, толку брзо и неповратно си ја губи општествената улога. Не поради губењето на улогата на „пишувач на првата верзија на историјата“, која му следува на известувачот од терен, туку поради уништувачките последици што ги има диктатурата на ништото.

Влеговме во *постфактичко* општество, во кое ние новинарите – ова сè повеќе важи и за научниците – ја изгубивме својата положба и на некој начин и државјанството. Станавме интелектуални апатриди. А да не забораваме дека сите цивилизации – и *трибализми* – темелат на фикција. Колективната лага што може нежно да се преведе во раскажување приказни е веројатно еволуциски условена. Очигледно се враќаме кон корените. Таму за новинарите (и за фактите) нема место. Всушност, никогаш не го ни имало.

Да, верував, долго верував дека со новинарството светот може да се промени на подобро. Неколкупати, пред сè во личните приказни, имав чувство дека тоа ми успеа дури и мене. Но поединечните приказни за можните придвижувања сè повеќе (ми) тонеа во „големата слика“. Ако твојата работа нема непосреден учинок, се работи само за набљудување со учество = его сафари.

Војните од кои известував стануваа постојани – стануваа *состојба*.

Бегалците на чии судбини им го посветив најголемиот дел од својата работа во последната деценија и половина во очите на Словенија и на Европската Унија на крилјата

на разбудениот расизам, ксенофобијата и сè повеќе и на фашизмот станаа нуклеарен отпад. И – одвратна злоупотреба – алатка на политичката борба.

Отвореното, слободно општество што би требало да расте околу нас го исполнија сидови, бодликави жици, нови (стари) граници, ровови, стражарски кули, паравоени единици...

Идеолошките поделби се засилија. Историската меморија, веќе сама по себе селективна, е речиси изгниена. Историјата се пишува на *ново*.

Болката на другиот во најдобар случај стана деловна категорија. Буквално социјален капитал.

Остатоките етична супстанција се стопија заедно со вниманието, темелот и клучот на рефлексивната. Срамот и чувството на вина се скрија во рововите на анонимноста. Победија рефлексите; *непоследичноста*. Двапати сечи, ниту еднаш не мери. Како сонцето утре да не ќе изгрее.

Тешко (беш)е да се зачува мотивацијата.

Кога есента 2016 година уморен и сосема заситен од известувањето од (вечната) темнина се вратив од Мосул, каде што го следев бруталниот судир на владините сили на Ирак и на самопрогласената Исламска држава, веќе речиси имав одлучено дека ќе почнам да се занимавам со нешто друго во животот. Не само во поглед на новинарската тема и жанрот. Сакав целосно да побегнам од новинарството, од својата религија.

Секако ниту во сон не можев да знам каде и што тоа би можело да биде.

Ниту оддалеку.

Би можел да набројувам до бескрај. За шестото големо изумирање на животинските видови – апсолутна последица на човечката „активност“: на Земјата во моментов има само половина од бројот на диви животи во 1970 година, заедничката маса на луѓето изнесува 30 проценти од заедничката маса на сите ’рбетници, 67 проценти тежат животните што се одгледуваат, а сите диви ’рбетници заедно претставуваат само 3 проценти од масата. За смртта на големиот австралиски корален гробен и изумирањето на 80 проценти од сите инсекти. За уништувачки топлите океани: според податоците од истражување во *Journal of Mathematical Biology* од 2015 година, во случај океаните да продолжат да се загреваат со иста брзина, до 2100 година ќе „запре производството на кислород со фитопланктон, бидејќи ќе се оневозможи процесот на фотосинтеза, што најверојатно ќе предизвика масовна смрт на животните и луѓето“. За фактот дека Маршаловите острови, Тувалу и Кирибати веќе тонат и дека покрај морскиот брег, кој е еден од основните фронтови на кој се одвиваат климатските промени, живеат 40 проценти од светското население. За фосилното лоби, „црниот холокауст“. За морските текови што се менуваат. За испуштањето на јаглероден диоксид во атмосферата што расте (за време на пишувањето 418 делови на милион). За поларните мечки што додека им исчезнува природното живеалиште пливаат и по двесте километри одеднаш и се присилени да ловат ... бели китови. За шестиот блок на термоелектраната Шоштањ. За тоа дека цената на последиците за светската економија во 2018 година беше 1,2 трилиони долари, приближно 1,6 проценти од глобалниот БДП. За бујните јануарски пролетни цвеќиња високо на Алпите. За Доналд Трамп. За климатските бегалци, човечки и животински, кои толку драматично и трагично ќе ја карактеризираат блиската иднина и кои, ако обрнеме малку, навистина

малку внимание, веќе толку драматично и трагично ја карактеризираат сегашноста: според податоците на Светската банка од 2018 година, до 2050 година само во Азија, Африка и Латинска Америка поради последиците на климатските промени 143 милиони луѓе ќе бидат приморани да ги напуштат своите домови. За светот што се суши. За светот што ќе биде карактеризиран со „војни за вода“. За пандемијата на глад: според податоците на Светската здравствена организација во светот моментално гладуваат 265 милиони луѓе. Речиси двапати повеќе отколку пред една година. Пред пандемијата на ковид-19, која запре огромен дел од светската економија.

За светот што го познававме и што брзо исчезнува пред нашите широко затворени очи. За новиот, суштински помалку демократски и помалку отворен свет.

Да, би можел да набројувам до бескрај, да цитирам десетици научници, да нижам стотици бројки и податоци, да редам слики, да бетонирам факти, да го објаснувам тоа што би морало веќе да му биде јасно на секој третоодделенец (многу третоодделенци за последиците од климатските промени секако знаат многу повеќе од своите родители, и баби и дедовци). Но, се плашам дека секое набројување факти е излишно. Премногу. Сè е веќе кажано безброј пати: но вниманието, големата жртва на денешново време, е премалено и намалено. Науката – во однос на климатските промени – е јасна. И само науката е компетентна. Од друга страна, за убедување, можеби за месијанство, е предоцна. Убедувањето на убедените е, тоа ме научи новинарскиот пат, етички грев.

(Не само) поради губењето време.

Последиците од климатските промени во голем дел од првиот свет – (особено) и во географски и климатски привилегираната Словенија – се нешто што им се случува на другите. Нешто што не нè загрозува нас – барем не *непосредно* и егзистенцијално. Нешто на што едвај успеваме да одговориме. Нешто за кое еволуцијата (сè уште) не нè подготвила. Нешто што локалната и глобалната политика, кои функционираат на погонот на инстантни или веќе одамна преживевани идеолошки теми, во голема мера го игнорираат – можеби дури и го одрекуваат. Нешто што упорно – колективно смртоносно – се зголемува поради бескрајната профитабилност на фосилните горива, односно на нивните производители, клучната причина за глобалното затоплување. Нешто што нè дели наместо да нè здружува, бидејќи во име на преживувањето на видот – и на видовите – едноставно веќе не можеме да си дозволиме да исклучуваме.

Нешто што е тука и сега.

Наместо да набројуваме бројки и факти и да нижеме апокалиптични слики, со Матјаж одлучивме во оваа книга да ги претставиме заедниците и поединците што – колку што е можно – успешно се справуваат со климатската криза. Заедниците и поединците што не се имаат препуштено на општата рамнодушност, арогантност и игнорантност и во најдобар случај чекањето на спасител (однадвор). Заедниците и поединците што активно и храбро излегоа на клучниот фронт на човечноста и почнаа да го менуваат својот начин на живот. Заедниците и поединците што на сите нам – значи на човештвото – можат да ни понудат знаење, енергија (буквално), искуства и секако и технологија со која би можеле со целосен локален, регионален и глобален ангажман да ги зауздаме последиците на климатските промени.

Од Тилос, првиот остров во Средоземјето што се самоснабдува со енергија (сонце и ветер), до геотермалниот Исланд, кој е целосно насочен кон иднината. Од развојот на

морска енергија (бранови, плима), кој ветува неверојатно многу на Оркниските Острови во североисточна Шкотска, каде со вишокот електрична енергија произведуваат зелен водород, па до австриското гратче Гисинг, кое веќе пред четвртина век тргнало по патот на енергетско самоснабдување (биомаса) и притоа со огромни подеми и падови стана еден од главните центри за развој на технологии за развој и производство на обновливи извори на енергија. Од швајцарското претпријатие *Climeworks*, кое јаглеродниот диоксид го црпи непосредно од воздухот и делумно го вбригува под земја на Исланд, а делумно го употребува во индустријата (производство на пијалаци и стаклени градини), до скандинавските села што сами се снабдуваат. Од целосниот пат на секој грам литиум од солениите рамнини во Боливија до кинеските фабрики за електрични автомобили и револуцијата на електричната мобилност во Норвешка и водородните алтернативи. Од фабриката за согорување отпад во Осло, која го лови јаглеродниот диоксид што настанува при согорувањето и има намера на државно ниво веќе многу наскоро да го чува во геолошките подморски јами, каде порано се наоѓале нафтата и земниот гас, до луѓето, поединците и заедниците што стојат зад сите овие и бројни други проекти, кои гласно и јасно викаат дека не смееме, никако – и покрај страшните последици од пандемијата за локалната, регионалната и глобалната економија – не смееме да ја изгубиме надежта.

Тоа е неверојатно тешка задача.

Тоа ќе биде неверојатно тешка задача.

Но ако не сме ѝ достојни, ќе биде последната.

Навистина тешко е да се поверува дека – овде и сега – уште постои можност да се спречи катаклизмата, односно барем да се ублажи и во најдобар случај да се одложи за неодредено време. Човештвото, меѓу другото, сепак е вид геноцид, екоцид, војна/и, расизам, игра на моќ, насилство, лакомост, фиктивни идентитети ... По добри две децении известување од сите можни кризни жаришта, од местата на злосторствата на човештвото и по точниот увид во тоа како функционираат глобалната политика и економија, а пред сè познавајќи ја човечката природа, мојата потрага по надеж дека заеднички можеме да се справиме со климатската криза и нашиот животен стил се граничи со когнитивна дисонанца. Во превод: секојдневна потрага по (професионална) смисла.

„Писателот на своите читатели не им должи надеж. Неговата единствена должност е искреноста. Сепак сакам вие што ќе ја земете книгата в раце да знаете дека нејзиниот автор е ангажиран и не очајува. Во спротивно не би се нафатил да го пишува ова,“ во својата нова книга *Попуштање* напиша легендарниот климатски активист и писател Бил Мекибен.

Крајно се согласувам со него.

Имено, таму надвор постојат луѓе и заедници што во од – и конкретно – го победуваат цинизмот и сопствените стравови и несигурности. Бараат, како што се вели, решенија. Дури и во судското продолжение и покрај тоа што многу заостануваат сè уште скокаат на теренот и играат „со полна пара“.

И така ќе биде сè додека судијата не свирне за последен пат. Ова е книга за тие заедници и за тие луѓе.

Надежта не е таа што последна умира.

Сепак.

Поради пандемијата неколку месеци се чинеше дека светот застанал. Речиси сите содржини во медиумите – и интимните комуникации исто така – беа на овој или на оној

начин поврзани со вирусот и со неговите последици за државата, општеството, здравствениот систем, економијата, образованието, спортот, културата и за тебе/за мене. Толку еднонасочен сообраќај и ограничена перцепција генерациите родени по втората светска војна – дури и во најтоталитарните општества – сè уште немаа доживеано. Последиците од климатските промени во ова време станаа само шум. Речиси егзотика.

Една тема. Ограничено движење. Втеснетост во ментален инцест. Интимна и колективна анксиозност. И покрај тоа или токму поради тоа толку проклето лажливо чувство на присутност во центарот на светот: бидејќи пандемијата на вирусот ни се случува на сите, и тебе и мене. Пред сè тебе и мене. Тоа покрај отсуството на вести за светските случувања и неверојатно авторитарно подмачканото никнување на нови (стари) граници и општото газење на човековите права „во име на здравјето“ ги убива остатоците емпатија и ги разградува хуманистичките вредности.

Голем дел од светот за неколку месеци се стесни на домот и екранот на компјутерот и на мобилниот телефон. Во локалниот и глобалниот, интимниот и колективниот карантин нештата само се заострија. До крајности: си станавме вест самите себеси. И тоа за време на епидемичната нарцисоидност, време што е брутално за емпатијата, време на реални шоуа, време за *селфи* а не за себе.

Локалниот и глобален „коронитис“ уште долго ќе биде главна тема. И центар на вни(е)манието. Кризните жаришта, војните, последиците на климатските услови, природните катастрофи, економските падови и геостратешките земјотреси, кои веќе гласно тропаат на нашата врата, ќе бидат само попатна тема. *Рекламен банер*. Кога ќе помислам на тоа, ме лазат морници.

Оваа книга е крик за внимание. Толку можеме/можам. Толку морам(е).

План Б: Пионерите на борбата со климатската криза и иднината на мобилноста (Excerpt in Macedonian)

Translated by: Sonja Dolžan

Contact of the translator: sonja.dolzan@gmail.com

КЛУЧНА ФРОНТНА ЛИНИЈА НА ЧОВЕЧНОСТА

*„На располагање ги имаме сите факти и решенија.
Треба само да се разбудиме и да се измениме.“*

Грета Тунберг, активистка за климатските промени

Безброј пати – себе си и на најблиските – ветив дека долгогодишниот период на военото известување го оставив зад себе. Кога започнував, бев меѓу најмладите. Кога почувствував дека е доста, бев меѓу најстарите. *Ослободен* од илузии, заситен од трагедии што се повторуваат, степенуваат; лут, фрустриран, сосема без товар неопходно потребен за урамнотежено битисување. На теренот, покрај илузиите и идеалите, изгубив неколку пријатели и познајници и го потрошив главниот дел на „џокерите“. Слободен избор може, слично важи и за алпинистите, да биде фатална привилегија.

Доста беше, повторував. Себе си. И на другите. Истовремено забрзано ја губев вербата во моќта на својата професија. Новинарството за мене никогаш не било работа туку од шестнаесеттата година па натаму и животен стил. Живот сам по себе. Затоа ми беше дотолку потешко да го прифатам фактот дека нашата – и со тоа и мојата – работа толку брзо и неповратно ја губи својата општествена улога во времево на (а)социјални мрежи и на замавот на вехементните, брзо сварливи мислења врз основа на нула знаење и искуство со патолошкото распрснато внимание. Не поради губењето на улогата „пишувач на првата верзија на историјата“, што им припаѓа на известувачите од теренот, туку поради уништувачките последици што ги има диктатурата на ништото.

Влеговме во *постфактичко* општество, во кое новинарите, а сè повеќе тоа важи и за научниците – го губиме своето место и, на свој начин, и државјанството. Станавме интелектуални апатриди. Но да не забораваме дека сите цивилизации – и *трибализми* – се втемелени на фикцијата. Колективната лага што може нежно да биде преведена како раскажување приказни веројатно е еволуциски условена. Очигледно се враќаме кон корените. Таму за новинарите (и фактите) нема место.

Всушност никогаш вистински и немало.

Да, верував, долго верував дека со новинарството е можно светот да се менува на подобро. Неколку пати, пред сè во личните приказни, имав впечаток дека тоа ми успеало дури и мене. Но одделни приказни за можни движења сè повеќе (ми) се топеа во „големата слика“. Ако твојата работа нема непосреден ефект, се работи само за набљудување со учество = его сафари.

Војните, од кои известував, станаа постојани – станаа *состојба*.

Бегалците, на чии судбини во последната деценија и пол им го посветив главниот дел на својата работа, во очите на Словенија и на Европска унија, на крилјата на возобновениот расизам, ксенофобијата и сè повеќе и фашизмот, станаа нуклеарен отпад. И – гнасна злоупотреба – орудие за политичка борба.

Отвореното, слободно општество што би требало да расте околу нас, е преградено со ѕидови, со бодликави жици, нови (стари) граници, со стрелачки ровови, стражарски кули, паравоени единици...

Идеолошките поделби зајакнаа. Историското сеќавање, селективно, веќе самото по себе, речиси скапа. Историја се пишува *нано*.

Болката на другиот, во најдобар случај, стана деловна категорија. Буквално, социјален капитал.

Останките од етичката супстанција се стопиле заедно со вниманието, темелот и клучот на рефлексијата. Срамот и чувството на вина се сокриле во стрелачките ровови на анонимноста. Надвладаа рефлексите; *неконсеквенност*. Игра на прва топка. Како сонцето утре веќе да нема да изгрее.

Тешко (беше) да се зачува мотивацијата.

Кога во есента 2016, уморен и веќе заситен од известувањето од (вечниот) мрак, се вратив во Мосул, каде што го следев бруталниот судир помеѓу ирачките владини сили и самопрогласената Исламска држава, бев речиси решен дека во животот ќе почнам да се занимавам со нешто друго. Не само што се однесува на новинарската тема и жанр. Воопшто, сакав да избегам од новинарството, својата религија. Се разбира дека не ни сонував каде и што би можело да биде тоа. Ниту приближно.

Би можел да набројувам до бесконечност. За шестото големо изумирање на животинските видови – апсолутна последица на човечкото „дејствување“: на Земјата моментално има само половина диви животни во споредба со 1970 година, вкупната маса на луѓето изнесува 30 отсто од вкупната тежина на сите ‘рбетници, 67 отсто мерат одгледувани животни, а сите диви ‘рбетници заедно претставуваат само 3 отсто од тежината. За смртта на големиот австралиски корален гребен и за исчезнувањето на 80 отсто на сите инсекти. За уништувачки топлите океани: според податоците на студијата објавена во списанието *Journal of Mathematical Biology* од 2015 година, во случај нашите океани и натаму да се затоплуваат слично брзо, до 2100 година „ќе запре производството на кислород со фитопланктоните бидејќи ќе биде оневозможен процесот на фотосинтеза што, најверојатно, ќе предизвика масовна смрт на животните и на луѓето.“ За фактот дека Маршаловите Острови Тувалу и Кирибати веќе тонат и дека покрај морскиот брег, еден од темелните фронтални линии на климатските промени, живее 40 отсто од светското население. За фосилните лобија, „црниот холокауст“. За морските текови што се менуваат. За растечките испуштања на јаглен диоксид во атмосферата (за време на

пишувањето 418 парчиња на милион). За поларните мечки, кои, додека исчезнува нивниот природен хабитат, пливајќи и по двесте километри, се принудени да ловат...моруни. За ТЕШ 6. За тоа дека цената на последиците за светското стопанство во 2018 година беше 1,2 трилиона долари – приближно 1,6 отсто од глобалниот БДП. За бујното јануарско пролетно цвеќе високо во Алпите. За Доналд Трамп. За климатските бегалци, човечки и животински, кои толку драматично и трагично ќе ја обележат *блиската* иднина и кои, ако сме само малку, навистина малку внимателни, веќе толку драматично и трагично ја обележуваат сегашноста: според податоците на Светската банка од 2018 година до 2050 година само во Азија, Африка и во Латинска Америка, поради последици од климатските промени 143 милиони луѓе ќе бидат принудени да ги напуштат своите домови. За светот што се суши. За светот што ќе го обележат „војни за вода“. За пандемијата на глад: според податоците на Светската здравствена организација во светот моментално гладуваат 265 милиони луѓе. Скоро двапати повеќе отколку пред една година. Пред пандемијата на ковид-19, која го сопре големиот дел на светското стопанство.

За светот што го познававме и кој брзо исчезнува пред нашите широко затворени очи. За новиот, суштински помалку демократски и помалку отворен свет.

Да, би можел да набројувам до бесконечност, да цитирам дузини научници, да нијам стотици бројки и податоци, да нијам слики, да бетонирам факти, да го објаснувам она што би требало да му биде јасно веќе на секој третоодделенец (многу третоодделенци за последиците од климатските промени, се разбира, знаат многу повеќе од своите родители и нивните родители). Но се плашам дека секое набројување факти е одвишно. Премногу. Сè е кажано премногу пати; а вниманието, големата жртва на денешното време, е папсано намалено. Науката – во врска со климатските промени – е јасна. И единствено науката е компетентна. А од друга страна за убедување, можеби за *месијанство*, е предодна. Убедување на убедените, тоа ме научи новинарскиот пат, е етички грев.

(Не само) поради губење време.

Последици од климатските промени во големиот дел од првиот свет – исто така (или посебно) во географски и климатски привилегираната Словенија – е нешто што им се случува на *другите*. Нешто што нас не нè загрозува – барем не *непосредно* и егзистенцијално. Нешто на што одвај сме способни да се одзвеме. Нешто за што еволуцијата (уште) не нè подготвила. Нешто што локалната и глобалната политика, кои дејствуваат со погон на инстантни, или веќе одамна преживеани идеолошки теми, во голема мера го игнорираат – ако не и негираат. Нешто што упорно – колективно смртоносно – се степенува поради бесконечната доходност на фосилните горива, односно поради нивните производители, клучната причина за глобалното затоплување. Нешто што нè разделува наместо да нè здружува бидејќи во името на преживување на видот – и видовите – едноставно не можеме веќе да си дозволиме исклучување.

Нешто што е тука и сега.

Наместо да набројуваме бројки и факти и да нижеме апокалиптични слики, со Матјаж решивме во оваа книга да претставиме заедници и поединци, кои – колку што е можно – успешно се фаќаат во костец со климатската криза. Заедници и поединци, кои не се препуштиле на општата рамнодушност, ароганција и игнорирање, а, во најдобар случај, чекање (надворешен) *спасител*. Заедници и поединци, кои активно и храбро стојат на клучната фронтна линија на човечноста и почнале да го менуваат својот начин на живеење. Заедници и поединци, кои можат на сите нам – значи на човештвото – да ни понудат знаење, енергија (буквално), искуство и, се разбира, технологија, со која би можеле со целосен локален, регионален и глобален ангажман да ги зауздаме последиците од климатските промени.

Од Тилос, првиот енергетски самоснабдувачки остров во Средоземното Море (сонце и ветер), до геотермалниот и во иднина целосно насочен Исланд. Од, над сè, ветувачкиот развој на морската енергија (бранување, плимување) на Оркнејските (Orkneyjski) Острови на североисток на Шкотска, каде што со вишокот електрична енергија произведуваат зелен водород, до австриското гратче Гусинг (Güssing), кое уште пред четвртиот век тргнало по патиштата на енергетско самоснабдување (биомаса) и, во меѓувреме, проследено со силни подеми и падови, станало еден од главните центри на развој на технологии за развој и производство на обновливи извори енергија. Од швајцарското претпријатие *Climeworks*, кое јаглен диоксид црпи непосредно од воздухот и делумно го впрскува во исланското подземје, а делумно го упоребува во индустријата (производство на пијалаци и стакларници), до самоснабдувачките скандинавски села. Од целокупниот пат на секој грам литиум од боливиските слатини до кинеските фабрики за електрични автомобили и револуцијата на електричната мобилност во Норвешка и алтернативите на водород. Од инцинераторот за горење одпад во Осло што лови јаглен диоксид, кој настанува при горењето, и има намера на државно рамниште во блиска иднина да го чува во геолошките подморски пештери каде што порано се наоѓаа нафтата и земниот гас, до луѓе, поединци и заедници што стојат зад сите тие, а и многубројни други проекти, кои гласно и јасно викаат дека не смееме, дека никако – и покрај страшните последици од пандемијата за локалното, регионалното и глобалното стопанство – не смееме да губиме надеж.

Тоа е исклучително тешка задача.

Тоа ќе биде исклучително тешка задача.

Но ако не ѝ бидеме дораснати, ќе биде и последна.

Навистина е тешко да се поверува дека – тука и сега – сè уште е можно да се спречи катаклизма, односно барем да се ублажи и во најдобар случај да се помести на неопределено време. Човештвото е, меѓу другото, сепак некаков геноцид, екоцид, војн(и), расизам, игра на моќта, насилство, алчност, фиктивни идентитети... По добри две децении известување од сите можни кризни жаришта, од местата на злосторства на човештвото и по детален увид во дејствувањето на глобалната политика и економија, а, пред сè, познавајќи ја човечката природа, моето барање надеж дека постои можност за

наша заедничка борба со климатската криза и нашиот животен стил се граничи со когнитивна дисонанција. Преведено: секојдневно барање (професионална) смисла.

„Пишувачот на своите читатели не им должи надеж. Неговата единствена должност е искреноста. Но сакам, тие што ќе ја земете книгава в раце да знаете дека нејзиниот автор е ангажиран, а не очаен. Кога не би бил, не би се зафатил за ова пишување,“ во својата нова книга *Фалтер (Falter)* напишал легендарниот активист за животна средина и писател Бил Мек Кибен (Bill McKibben).

Не би можел повеќе да се согласам со него.

Имено, таму надвор постојат луѓе и заедници кои секојдневно – и конкретно – ги надминуваат цинизмот и сопствените стравови и несигурности. Бараат, како што се вели, решенија. И во продолжение на судијата, и покрај високиот застој, сè уште се фрлаат под нозе и играат „на полно“.

И така ќе биде до последниот свиреж на судијата. Ова е книга за тие заедници и тие луѓе.

Не е надеж она што умира последно.

Но.

Поради пандемијата неколку месеци се чинеше дека светот стои. Речиси сите медиумски содржини – а и интимни комуникации – беа на некој начин поврзани со вирусот и со неговите последици за државата, за општеството, за здравствениот систем, за стопанството, за школството, за спортот, за културата и за мене/за тебе. Генерациите, родени по Втората светска војна – и во најтоталитарните општества – досега не доживеале толку еднонасочен промет и ограничена перцепција. Последиците од климатските промени во тоа време биле само шум. Речиси егзотика.

Една тема. Ограничено движење. Стеснетост во менталниот инцест. Интимна и колективна тескоба. И покрај тоа, или пак можеби токму за тоа, толку проклето измамничко чувство на присутност во центарот на светот: бидејќи вирусната пандемија ни се случува на сите нам, и тебе и мене. Пред сè тебе и мене. Тоа, проследено со отсуство на вести за случувањата во светот и со целосно авторитарно нагубрено никнување на нови (стари) граници и сè општо газење на човековите права „во име на здравјето“ ги убива (пре)остатоците на емпатија и ги распаѓа хуманистичките вредности.

Голем дел од светот за неколку месеци се редуцира на стан и екран на компјутер или на мобилен телефон. Во локалниот и глобален, интимен и колективен карантин работите само уште се заострени. До крајни граници; станавме вест за самите себе. И тоа во време на епидемиска нарцисоидност, време над сè окрутно за емпатијата, време на *реалити-шоуа*, време на *селфи*, а не на личности.

Локалниот и глобален „коронитис“ уште долго ќе биде главна тема. А и центар на вниманието и на транспарентноста. Кризните жаришта, војните, последиците од климатските услови, природните катастрофи, стопанските падови и геостратежиските потреси, кои веќе гласно чукаат на нашите врати, ќе бидат само споредна тема. *Банер*. При таа помисла се ежам.

Оваа книга е пискот за внимание. Толку може да сторам/сториме. Толку морам(е).

План «Б» (Excerpt in Russian)

Translated by: Veronika Starkova

Contact of the translator: Starkova.Veronika2014@yandex.ru

Ключевая линия фронта человечества.

«В нашем арсенале есть все факты и все решения. Нам нужно только пробудиться и изменить себя»

Грета Трумберг, эоактивистка

Тысячу раз себе и своим ближним я давал обещание, что многолетний период работы военным корреспондентом остался в прошлом. Когда я начинал, я был одним из самых младших. Когда я почувствовал, что с меня достаточно, я был одним из самых старших. Освобожденный от иллюзий, уставший от повторяющихся трагедий, увеличивающихся в своем масштабе; злой, пассивный, лишенный балласта, необходимого для внутреннего равновесия. В «горячих точках» из-за своих иллюзий и идеалов я потерял несколько друзей и знакомых и истратил большинство «козырей». Свободный выбор, и это относится также и к альпинистам, может стать судьбоносной привилегией.

С меня достаточно, повторял я. Себе. И другим. В это же время я терял веру в силу своей профессии. Журналистика для меня никогда не была работой, с шестнадцати лет она стала моим жизненным кредо. Жизнь как она есть. Поэтому мне было настолько тяжело принять факт, что наше – и вместе с тем также и мое – дело в эпоху (а)социальных сетей и размаха агрессивных, легких для восприятия суждений при отсутствии знаний и опыта в условиях патологически рассеянного внимания так быстро и невосвратно теряет свою роль. Не из-за потери роли «писателя первой версии истории», которая достается репортерам с места происшествия, но из-за разрушительных последствий, которые имеет диктатура хаоса.

Мы вступили в «общество *постфактума*», в котором мы – журналисты – и это в большей мере касается и ученых – потеряли свое положение и в какой-то мере даже гражданство. Мы стали интеллектуальным апартеидом. В то же время, не стоит забывать, что все цивилизации – и трайбализмы – основаны на фикции. Коллективная ложь, которую можно мягко преподнести в качестве сказок и анекдотов, вероятно, оправдана эволюцией. Становится совершенно ясно, что мы возвращаемся к корням. Туда, где журналистам (и фактам) нет места.

На самом деле, этого места по-настоящему никогда не было.

Да, я верил, долгое время верил, при помощи журналистики возможно изменить мир к лучшему. Несколько раз, прежде всего, через личные истории, у меня было чувство, что это удавалось даже мне. В то же время, отдельные истории о важных изменениях (у меня) все больше тонули в «большой картине». Если твоя работа не имеет непосредственного результата, то это всего лишь наблюдение с участием = сафари эго.

Войны, о которых я писал, стали постоянными – они стали *состоянием*.

Беженцы, судьбам которых я во второй половине последнего десятилетия уделил основное внимание в своей работе, в глазах Словении и Евросоюза на крыльях пробуждающегося расизма, ксенофобии и все более процветающего фашизма стали ядерными отходами. И – отвратительное злоупотребление – орудием политической борьбы.

Открытое, свободное общество, которое могло бы возрасть вокруг нас, было окружено стенами, колючей проволокой, - новыми (старыми) границами, оборонительными рвами, сторожевыми столбами, армиями миротворцев...

Идеологические разногласия усилились. Историческая память, селективная уже сама по своей природе, практически сгнила. История пишется заново.

Боль другого в лучшем случае стала профессиональной категорией. Дословно социальным капиталом.

Останки этической субстанции растаяли вместе с вниманием, фундаментом и основой рефлексии. Стыд и чувство неправоты скрылись в защитном рве анонимности. Рефлексы стали доминировать; *неконсеквентность*. Игра наудачу. Словно завтра солнце не взойдет.

Сохранить мотивацию (было) непросто.

Когда осенью 2016 года, уставший и по горло наевшийся репортерством на (вечную) тему, я вернулся из Мосула, где я наблюдал жестокую войну между силами Иранского правительства и самопровозглашенным Исламским государством, я уже почти решил, что в жизни я буду заниматься чем-то другим. Чем угодно, только не тем, что каким-либо образом может быть связано с темой и жанром журналистики. Я вообще хотел убежать из журналистики, от своей религии.

Естественно, я совершенно не представлял себе, куда, и что это могло бы быть.

Даже приблизительно.

Я мог бы до бесконечности приводить примеры. Рассказывать о шестом великом вымирании животных видов – последствия исключительно человеческой «деятельности»: на Земле на данный момент живет половина от того количества диких животных, которое было в 1970 году, общая масса людей составляет 30 процентов от общей массы всех позвоночных, 67 процентов – это домашние животные, все дикие позвоночные составляют лишь 3 процента от общей массы. О смерти великого австралийского кораллового рифа и исчезновении 80 процентов всех насекомых. О слишком теплых океанах: по данным исследований «*Journal of Mathematical Biology*» 2015 года в случае, если океаны и дальше будут согреваться с такой же скоростью, до 2100 года «остановится производство кислорода фитопланктоном, так как процесс фотосинтеза станет невозможным, что, вероятнее всего, станет причиной массовой смерти животных и людей». О факте, что Маршалловы острова, Тувалу и Кирибати уже погружаются под воду и что на морских побережьях, одной из ключевых линий фронта климатических изменений живет 40 процентов населения Земного шара. О лобби на ископаемое сырье, «черном холокосте». О возрастающих выбросах углекислого газа в воздух (на момент написания 418 частей на миллион). О полярных медведях, которые в исчезающей естественной среде обитания, плавая по 200 км за один раз, вынуждены охотиться... на белух. О шестом энергоблоке Шоштаньской ТЭС О том, что стоимость мировой экономики за 2018 год составляла 1,2 триллиона долларов – примерно 1,6 процента от мирового ВВП. О богатом январском весеннем цветении высоко в Альпах. О Дональде Трампе. О климатических беженцах, людях и животных, которые так драматически и трагически обозначают *недалекое* будущее и которые, если мы хотя бы немного обратим на это свое внимание, настолько драматично и трагично обозначают современность: согласно данным Мирового банка 2018 года, до 2050 года только в Азии, Африке и Латинской Америке из-за последствий изменений климата 143 миллиона людей будут вынуждены оставить свои дома. О мире, который высыхает. О мире, для которого будут характерны «водные войны». О пандемии голода: согласно данным Всемирной организации здравоохранения, в мире сейчас голодает 265 миллионов людей.

Почти в два раза больше, чем год назад. Перед пандемией COVID-19, которая остановила большую часть мировой экономики.

О мире, который мы знали, который быстро исчезает перед нашими широко закрытыми глазами. О новом, существенно менее демократичном и более закрытом мире.

Да, я мог бы перечислять до бесконечности, цитировать тома ученых, приводить сотни цифр и данных, классифицировать образы, фиксировать факты, объяснять то, что могло бы быть ясно каждому школьнику (многие школьники о последствиях климатических изменений знают гораздо больше от своих родителей и бабушек с дедушками). Так что боюсь, что перечисление фактов будет лишним. Излишним. Все было уже сказано много раз; внимание, великая жертва нашего времени, задыхается в судорогах. Наука – касаясь климатических изменений – предельно ясна. И наука – единственное, что можно назвать компетентным. С другой стороны, убеждение, даже *миссионерство*, слишком поздно. Убеждение убежденных – это этический грех, этому меня научила журналистика.

(Не только) из-за бесполезной траты времени.

Последствия климатических изменений для большей части стран «первого» мира – в том числе (или в особенности) в географически и климатически привилегированной Словении – нечто такое, что происходит *с другими*. Это нечто такое, что нам не угрожает – по крайней мере, *непосредственно* и экзистенциально. Это явление, на которое мы едва ли способны как-то реагировать. Это нечто, к чему эволюция нас (еще) не подготовила. Это нечто, что локальной и глобальной политикой, которая функционирует на топливе постоянных или уже давно обсужденных идеологических тем, в большой мере игнорируются – если не отрицаются. Нечто, что растет, несмотря ни на что – коллективно и смертоносно – из-за бесконечной прибыли, которую приносит органическое топливо и его производных, ключевой причины глобального потепления. Нечто, что нас разделяет вместо того, чтобы нас сблизить, ведь во имя выживания вида – и видов – мы просто-напросто не можем позволить себе отстранения.

Нечто, что есть здесь и сейчас.

Вместо того, чтобы приводить цифры и факты и рисовать апокалиптические образы, мы с Мартином решили представить в этой книге группы людей и отдельных личностей, которые – насколько это возможно – успешно борются с климатическим кризисом. Группы людей и личности, которые не поддались общему равнодушию, высокомерию и игнорированию и в лучшем случае ожиданию (внешнего) *спасителя*. Группы людей и личности, которые храбро и неотступно воюют на ключевой линии фронта человечества и начали менять свой уклад жизни. Группы людей и личности, которые могут всем нам – то есть всему человечеству – предложить знания, энергию (дословно), опыт и, конечно, также технологии, которые способны при объединении местной, региональной и глобальной заинтересованности свести к минимуму последствия климатических изменений.

Начиная с Тилоса, первого острова, способного обеспечить себя энергией в Средиземноморье (солнце и ветер) до геотермальной и ориентированной на будущее Исландии. От многообещающего развития энергии моря (волны, приливы и отливы) на Оркнейских островах на северо-востоке Шотландии, где экологично добывают водород, используя избыточную электроэнергию, до австрийского города Гюссинг, который четверть столетия назад ступил на путь самообеспечения энергией (биомасса) и, в то же время, сильно взлетая и падая, стал одним из главных центров развития технологий для

развития возобновляемых источников энергии. От швейцарской фирмы «Climeworks», которая извлекает диоксид углерода непосредственно из воздуха и частично внедряет в исландское подземелье, частично использует в индустрии (производство напитков и теплиц), до самообеспечивающихся скандинавских деревень. О пути каждого грамма лития от месторождений в Боливии до китайских заводов электромобилей и революции электрических средств передвижения в Норвегии и водородных альтернатив. От перерабатывающей отходы станции в Осло, которая собирает диоксид углерода, образующийся при сжигании, и намеревается в скором времени при поддержке государства сохранять его в геологических морских пещерах, в которых раньше были нефть и газ, до людей, отдельных личностей и сообществ, которые стоят за всеми этими и еще другими многочисленными проектами, которые громко и ясно кричат, что у нас нет права, что ни в коем случае – несмотря на ужасные последствия пандемии для локальной, региональной и глобальной экономики – нам нельзя терять надежду.

Это исключительно тяжелая задача.

Это будет исключительно тяжелой задачей.

Но если мы с ней не справимся, эта задача станет для нас последней.

Действительно, тяжело поверить, что – здесь и сейчас – возможно остановить катаклизмы или, по крайней мере, их смягчить и в лучшем случае перенести на неопределенное время. Среди прочего, человечество – это вид геноцида, экоцида, войн(ы), расизма, игры силы, насилия, подчинения, фиктивной идентичности... После более чем двух десятилетий работы корреспондентом из всех возможных очагов кризисов, сцен преступлений человечества и после внимательного вглядывания в работу глобальной политики и экономики, прежде всего, познавая человеческую природу, мой поиск надежды в возможность нашей общей борьбы с климатическим кризисом и нашим жизненным девизом граничит с когнитивным диссонансом. Перевожу: ежедневные поиски (профессионального) смысла.

«Писатель не обязан своим читателям давать надежду. Его единственная обязанность – искренность. Таким образом, мне бы хотелось, чтобы те, кто возьмет в руки эту книгу, знали, что ее автор ангажирован, но он не потерял надежду. Если бы потерял, он бы не стал писать» - в своей новой книге «Фальтер» написал легендарный экоактивист и писатель Билл Маккиббен.

Лучше и сказать нельзя.

Там, за пределами, остаются люди и сообщества, которые все время – и на полном серьезе – побеждают цинизм, собственный страх и неуверенность. Как говорится, ищут спасения. Даже получив у судьи дополнительное время, несмотря на серьезное отставание, все равно не сдаются и играют в полную силу.

И так будет до последнего свистка судьи. Эта книга посвящена этим сообществам и этим людям.

Надежда – это не то, что умирает последней.

Однако.

Из-за пандемии в течение нескольких месяцев казалось, что мир остановился. Все так называемые материалы СМИ – как и личная коммуникация – были так или иначе связаны с вирусом и его последствиями для страны, общества, системы здравоохранения экономики, образования, спорта, культуры, для меня/тебя. Такого однонаправленного движения и ограниченной перцепции для поколения, рожденного после Второй мировой войны – даже в самых тоталитарных странах – еще не было. Последствия климатических изменений в это время стали лишь фоновым шумом. Практически экзотикой.

Единственная тема. Ограниченное передвижение. Погружение в ментальный инцест. Интимная и коллективная теснота. И вопреки этому или именно поэтому – такое

завораживающее чувство присутствия в центре мира: так как вирусная пандемия касается каждого из нас, и тебя, и меня. Прежде всего, тебя и меня. При отсутствии новостей о событиях в мире и достаточно авторитарно удобренном возвращении новых (старых) границ и всестороннем попрании прав человека «во имя здоровья» такая ситуация убивает (последние) остатки эмпатии и разрушает ценности гуманизма.

Большая часть мира на несколько месяцев сжалась до размеров квартиры и экрана компьютера и мобильного телефона. В локальном и глобальном, личном и коллективном карантинах эти явления еще больше обострились. До крайности: мы стали сами для себя новостью. И это – в самое жесткое для эмпатии время всеобщего нарциссизма, время реалити-шоу, время эгоизма и индивидуализма.

Локальный и глобальный «карантин» еще долгое время будет главной темой. И центром внимания. Очаги кризисов, войны, последствия климатической ситуации, природные катастрофы, экономические кризисы и геостратегические потрясения, которые громко стучат в наши двери, будут лишь фоновым шумом. *Сплетнями*. При мысли об этом мне становится не по себе.

Эта книга – крик, взывающий к вниманию. Вот то, что я(мы) могу (можем) сделать. То, что должен (должны).

План «Б» (Excerpt in Russian)

Translated by: Tatjana Žarova
Contact of the translator: vantanj@bk.ru

ПЕРЕДНЯЯ ЛИНИЯ ФРОНТА ЧЕЛОВЕЧЕСТВА

«В нашем распоряжении имеется вся информация и орудия. Мы должны только встряхнуться и измениться.»

Грета Тунберг, экологическая активистка

Сколько раз – себе и близким – я обещал, что многолетний период военного корреспондента у меня позади. Начиная, я был одним из самых молодых. А когда понял, что с меня хватит, то оказался одним из старичков. *Лишенный* иллюзий, по горло сытый следующими и наслаивающимися одна на другую трагедиями, озлобленный, подавленный, без всякого запаса прочности, остро необходимой для жизненного равновесия. Работая в горячих точках, полон иллюзий и идеалов, я потерял нескольких друзей и знакомых, а также растерял основную часть «фишек». Свобода выбора, это относится и к альпинистам, может оказаться судьбоносной привилегией.

Хватит, твердил я ей. Себе. И другим. Вместе с тем я стремительно терял веру в силу своей профессии. Журналистика никогда не была для меня работой, начиная с шестнадцати лет и потом это был стиль жизни. Жизнь как таковая. Вследствие этого мне было еще труднее принять тот факт, что наша – а вместе с тем и моя – работа во времена (а)социальных сетей и разгула запальчивых, быстро усваиваемых мнений, основанных на скудных знаниях и опыте наряду с патологически рассеянным вниманием, настолько стремительно и необратимо теряет свою общественную роль. Не из-за утраты роли «летописца истории в первой инстанции», которая принадлежит корреспондентам с места событий, а из-за уничтожающих последствий, которые несет с собой диктатура ничто.

Мы вступаем в общество *постфактума*, в котором мы, журналисты, – а более всего это относится к ученым – лишились своего положения и некоторым образом лишились и гражданства. Мы стали интеллектуалами без гражданства. Но не следует забывать, что все цивилизации – и *трайбализмы* – зиждутся на фикции. Коллективная ложь, которую можно перевести как рассказывание сказок, вероятно, обусловлена эволюцией. Очевидно, мы возвращаемся к корням. Там для журналистов (и фактов) нет места.

На самом-то деле его никогда и не было.

Да, я верил, долго верил, что журналистика может изменить мир к лучшему. Не раз, прежде всего в том, что случалось со мной, у меня возникало ощущение, что это удалось даже мне. Однако отдельные истории о возможных изменениях все больше (у меня) тонули в «большой картинке». Если твоя работа не приносит непосредственной отдачи, то это лишь наблюдение с участием = ego safari.

Войны, о которых я вел репортажи, стали константой – превратились в *состояние*.

Беженцы, судьбам которых за последние полтора десятка лет я посвятил большую часть своей работы, в глазах Словении и Европейского союза на волне возрожденного расизма, ксенофобии и все больше фашизма, превратились в ядерные отходы. И – гнусное преступление – в оружие политической борьбы.

Открытое, свободное общество, которое должно было бы развиваться вокруг нас, испещрено заборами, колючей проволокой, новыми (старыми) границами, окопами, сторожевыми вышками, паравоенными формированиями...

Идеологические размежевания усилились. Историческая память, уже сама по себе селективная, превратилась почти в труху. История переписывается *заново*.

Боль ближнего в лучшем случае перешла в разряд категории бизнеса. Буквально общественный капитал.

Остатки этической субстанции растворились вместе с эмпатией, фундаментом и ключом рефлексии. Стыд и чувство вины спрятаны в стратегических окопах анонимности. Преобладают рефлексы; *неконсекутивность*. Игра до первого гола. Как будто завтра больше не будет восхода солнца.

Трудно (было) сохранять мотивацию.

Осенью 2016 года, устав от порядочно наскучивших репортажей на (вечные) темы, по возвращении из Мосула, где наблюдал за жестким противостоянием иракских правительственных сил с самопровозглашенным Исламским государством, я почти решил, что начну заниматься чем-то другим в своей жизни. Не только тем, что тематически и по жанру относится к журналистике. Я в принципе хотел уйти от журналистики, от своей религии.

Конечно, мне и не снилось, куда, а также что бы это могло быть.

Даже приблизительно.

Я мог бы перечислять до бесконечности. О шестом массовом вымирании видов – как бесспорном результате «жизнедеятельности человека»: в настоящее время на Земле живет вдвое меньше диких животных, чем в 1970 году, общее число людей составляет 30 процентов от общей доли всех позвоночных, 67 процентов составляют одомашненные животные, а дикие позвоночные вместе взятые составляют лишь 3 процента от общей доли. О гибели большого австралийского кораллового рифа³ и исчезновении 80 процентов всех насекомых. О губительном потеплении океанов: по данным *Journal of Mathematical Biology* за 2015 год, в случае если потепление океанов будет продолжаться с той же скоростью, к 2100 году «фитопланктон прекратит вырабатывать кислород, поскольку процесс фотосинтеза станет невозможным, что, скорее всего, вызовет массовую гибель животных и людей». О явлении, когда Маршалловы острова, Тувалу и Кирибати уже уходят под воду, а на побережье, одной из основных линий климатических изменений, живет около 40 процентов населения планеты. О лобби ископаемых видов топлива, «черном холокосте». Об изменении морских течений. О возрастающих выбросах углекислого газа в атмосферу (на момент написания статьи 418 частиц на миллион). О белых медведях, которые находятся в исчезающем естественном ареале обитания, плавают за раз по двести километров и вынуждены охотиться на... белугу. О ТЭЦ в Шоштане⁴. О том, что цена последствий для мировой экономики в 2018 году составила 1,2 триллиона долларов – приблизительно 1,6 процента глобального ВВП. О пышном весеннем цветении в январе месяце высоко в Альпах. О Дональде Трампе. Об экологических беженцах, людях и животных, которые таким драматичным и трагическим образом станут отличительной чертой *ближайшего*

³ Большой Барьерный риф

⁴ Шестой блок ТЭЦ в Шоштане и выявленные финансовые нарушения при строительстве

будущего, и которые, если только быть чуть-чуть, действительно, чуть-чуть повнимательней, уже драматическим и трагическим образом определяют наше настоящее: по данным Мирового банка за 2018 год, до 2050 года в Азии, Африке и Латинской Америке из-за последствий климатических изменений 143 миллиона человек вынуждено будет покинуть свои дома. О мире, страдающем от засухи. О мире, который станут определять «войны за воду». О пандемии голода: по данным Всемирной организации здравоохранения, в настоящее время в мире недоедает 265 миллионов человек. Вдвое больше, чем год назад. До пандемии Covid-19, которая остановила большую часть мировой экономики.

О мире, который мы знали, и который быстро исчезает у нас на широко закрытых глазах. О новом, существенно менее демократичном менее открытом мире.

Да, я мог бы перечислять до бесконечности, цитировать десяток ученых, приводить сотни цифр и данных, перечислять лица, подкреплять фактами, объяснять то, что должно было бы понятно любому третьекласснику (многие третьеклассники о последствиях изменения климата, наверняка, знают гораздо больше своих родителей и их родителей). Однако, боюсь, любое перечисление фактов излишне. Обо всем было сказано бесчисленное число раз; отзывчивость, огромная жертва настоящего времени, дышит на ладан. Наука – относительно изменений климата – понятна. И единственно наука обладает компетентностью. С другой стороны, для того, чтобы остановиться, *мессианство*, быть может, и запоздало. Убеждение убежденных, как научила меня журналистская карьера, этический грех. (Не только) из-за потери времени.

Последствия изменения климата воспринимаются в большей части первого мира – в том числе (или особенно) в географически и климатически привилегированной Словении – как нечто, что происходит с *другими*. Нечто, что не угрожает нам – по крайней мере, *не напрямую* и экзистенциально. Нечто такое, на что мы едва сможем ответить. Нечто такое, к чему нас эволюция (пока) не подготовила. Нечто такое, что локальная и глобальная политика, действующая на двигателе текущих или уже давно отработанных идеологических кодов, по большей части игнорирует – если даже не отрицает. Нечто такое, что непрерывно – в целом смертельно – ухудшается из-за бесконечной прибыльности ископаемых видов топлива, и, соответственно, для их производителей, ключевой причины глобального потепления. Нечто такое, что разделяет вместо того, чтобы нас объединять, поскольку под знаком выживания вида – и видов – мы попросту не можем себе больше позволить оставаться безучастными.

Это нечто такое, что имеет место здесь и сейчас.

Вместо того, чтобы жонглировать цифрами и фактами, а также рисовать апокалиптические картины, мы с Маттяжем решили в этой книге показать сообщества и отдельных личностей, которые – насколько это возможно – успешно борются с климатическим кризисом. Сообщества и отдельные личности, которые не поддались общему равнодушию, напыщенности и безразличию, а также в лучшем случае ожиданию (со стороны) *спасителя*. Сообщества и отдельные личности, которые действительно и смело выступили на передней линии фронта человечества и начали менять свой образ жизни. Сообщества и отдельные личности, которые всем нам – то есть, человечеству – предлагают знания, энергию (в буквальном смысле), опыт и, конечно, технологию, с

помощью которой при полной местной, региональной и глобальной поддержке, остановили последствия климатических изменений.

От Тилоса, первого острова с энергетическим самообеспечением в Средиземноморье (солнце и ветер), до устремленной в использование геотермальной энергии и в целом в будущее Исландии. От многообещающего развития энергии моря (волны, приливы) на Оркнейских островах на северо-востоке Шотландии, где с помощью излишек электроэнергии производят «зеленый» водород, до австрийского округа Гюссинг, который уже четверть века назад пошел по пути самообеспечения энергией (биомасса) и при этом наряду со взлетами и падением стал одним из главных центров развития технологий развития и производства возобновляемых источников энергии.

От швейцарской компании *Climeworks*, развивающей технологии по откачиванию углекислого газа непосредственно из атмосферы и частично преобразованию его в горные породы в Исландии, а также часть используют в промышленности (в производстве напитков и теплиц), до скандинавских деревень, которые сами себя обеспечивают. От протяженного пути каждого грамма лития с боливийских месторождений до китайских заводов электрокаров и революции электрической мобильности в Норвегии, а также водорода как альтернативного топлива. От мусоросжигающих заводов в Осло, которые улавливают углекислый газ, возникающий при сгорании, и на государственном уровне собираются его уже очень скоро хранить в геологических породах в подводных хранилищах, где когда-то находилась нефть и природный газ, до людей, отдельных личностей и сообществ, стоящих за всеми этими и многими другими проектами, которые громко и ясно во весь голос взывают, что нам никоим образом нельзя – несмотря на ужасающее влияние пандемии на местное, региональную и глобальную экономику – нельзя терять надежды.

Это чрезвычайно трудная задача.

Это будет чрезвычайно трудной задачей.

И если мы не справимся, она станет также и последней.

Действительно, трудно поверить, что – здесь и сейчас – еще можно предотвратить катаклизм или хотя бы смягчить его и в лучшем случае отложить на неопределенное время. Человечество, в частности, все же череда геноцидов, экоцида, войн(ы), расизма, демонстрации силы, насилия, стяжательства, фиктивной идентичности... После целых двух десятилетий репортажей из всевозможных кризисных точек, с места совершения преступлений человечества, а также при подробном знакомстве с действием глобальной политики и экономики, а прежде всего, зная человеческие нравы, мои поиски надежды на возможность нашей совместной борьбы с климатическим кризисом и нашим образом жизни на грани когнитивного диссонанса. Переведено: ежедневные поиски (профессионального) смысла.

«Писатель не обязан давать читателю надежду. Единственная его обязанность – это искренность. Тем не менее, я хочу, чтобы те, кто возьмет в руки эту книгу, знали, что у ее автора сознательная позиция и он не опустил руки. Если бы он таковым ни был, то не взялся бы за это писание», - записал в своей новой книге легендарный экологический активист и писатель Билл МакКиббен.

Лучше я бы и не мог выразить согласия с ним.

Там за бортом есть люди и сообщества, которые в то же время – четко – преодолевают цинизм, собственный страх и неуверенность. Ищут, как говорится, решения. И в дополнительное время, несмотря на большое отставание, продолжают бросаться под ноги и играют «по полной».

И так будет до последнего свистка судьи. Это книга об этих сообществах и об этих людях.

Надежда – это не то, что умирает последней.

Однако.

Из-за пандемии несколько месяцев казалось, что мир стоит на месте. Так сказать, все сообщения в прессе – и общение между людьми – были, так или иначе, связаны с вирусом и его последствиями для страны, общества, системы здравоохранения, экономики, образования, спорта, культуры для тебя/ для меня. Такого одностороннего движения и ограниченного восприятия поколения, рожденного после Второй мировой войны – в том числе в тоталитарном обществе, – еще не было. Последствия изменений климата в это время воспринимались лишь как шорох. Почто что экзотика.

Одна тема. Ограничение передвижения. Клаустрофобия в ментальном инцесте. Всеобщая и индивидуальная тревожность. И вопреки или же как раз благодаря этому, так ужасно вводящее в заблуждение ощущение подлинности в центре мира: потому что эпидемия вируса происходит со всеми нами, с тобой и со мной. Прежде всего, с тобой и со мной. Это, наряду с отсутствием информации о том, что происходит в мире, а также целиком и полностью авторитарно обусловленных новых (старых) границах и с повсеместным попранием прав человека «во имя здоровья», убивает остатки эмпатии и подрывает гуманистические ценности.

Большая часть мира за несколько месяцев сузилась до размеров квартиры и экрана компьютера и мобильного телефона. В локальном и глобальном, личном и коллективном карантине все еще больше обострилось. До крайней степени; мы для самих себя стали новостью. И это в наиболее трудное для эмпатии время эпидемического нарциссизма, время реалити шоу, время *селфи*, а не самости.

Локальные и глобальные «короны» еще долго будут оставаться главной темой. И центром внимания. Кризисные очаги, войны, последствия изменения климата, природные катаклизмы, обрушения экономики и геостратегические потрясения, которые уже громко стучат в наши двери, будут лишь побочными темами. *Рекламная строка*. Эта мысль заставляет меня содрогнуться.

ПЛАН Б, Піонери боротьби з екологічною кризою і майбутнє мобільності (Excerpt in Ukrainian)

Translated by: Mariana Klymets

Contact of the translator: mklymets@yahoo.co.uk

ПЕРЕДМОВА КЛЮЧОВА ФРОНТОВА ЛІНІЯ ЛЮДЯНОСТІ

У нас на руках – всі факти та рішення. Ми просто повинні прокинутися і змінитися.
Грета Тунберг, екологічна активістка

Безліч разів я обіцяв собі та своїм близьким, що довгий період роботи військовим кореспондентом позаду. Коли я починав, я був одним з наймолодших. Коли я відчув, що з мене досить, я був серед найдосвідченіших. У мене більше не було ілюзій, я був пересичений трагедіями, що повторювалися і наростали; сердитий, розчарований, абсолютно без баласту, абсолютно необхідного для врівноваженого життя. На місцях подія я втратив не лише ілюзії та ідеали, а й кількох друзів та знайомих і використав більшість тузів. Вільний вибір, а так можна сказати і про альпіністів, може стати доленосним привілеєм.

З мене досить, повторював я. Собі. І іншим також. У той же час я блискавично втрачав віру в могутність своєї професії. Журналістику я ніколи не вважав роботою, бо з шістнадцяти років вона стала для мене стилем життя. Життя саме по собі. Тож мені було ще важче прийняти той факт, що наша (а отже і моя) робота в епоху (а) соціальних мереж та розмаху гарячих фастфудних думок, базованих на нульових знаннях та досвіді разом із патологічно розсіяною увагою так швидко і безповоротно втрачає свою соціальну роль. Не через те, що репортери втрачають роль «авторів першої версії історії», яка пишеться зразу на місці подій, а через руйнівні наслідки, що їх несе диктатура нуля.

Ми увійшли в суспільство постфакту, в якому ми, журналісти, а дедалі більше і науковці, втратили свої позиції і, в певний спосіб, і громадянство. Ми стали інтелектуальними апатридами. Але не забуваймо, що всі цивілізації - і *трибалізми* - засновані на фікції. Колективна брехня, яку можна м'яко перевести в розповідання історій, ймовірно, обумовлена еволюційно. Очевидно, ми повертаємось до витоків. А там для журналістів (і фактів) немає місця.

Його насправді ніколи й не було.

Так, я вірив, довго вірив, що завдяки журналістиці світ може змінитися на краще. Іноді, передовсім в приватних історіях, я мав відчуття, що це вдалося навіть мені. Проте окремі історії про можливі зміни (для мене) все частіше розчинялися у «великій картині». Якщо твоя робота не має безпосереднього результату, мова йде лише про спостереження за участі = ego safari.

Війни, з яких я вів репортажі, стали постійними – стали станом.

Біженці, долям яких я в за останні півтора десятка років присвятив основну частину своєї роботи, в очах Словенії і Європейського союзу на крилах оновленого расизму, ксенофобії і все частішого фашизму стали ядерними відходами. І – потворне зловживання – інструментом політичних воєн.

Відкрите, вільне суспільство, яке мало виростати довкола нас, відгородили стіни, колючі дроти, нові (старі) кордони, траншеї, вартові вежі, пара військові загони.

Ідеологічні поділи зміцніли. Історична пам'ять, вже сама по собі селективна, майже струхлявіла. Історія пишеться «на ново».

Біль іншого в кращому випадку стала діловою категорією. Буквально соціальним капіталом.

Залишки етичної субстанції розтанули разом із увагою, базою і ключем до рефлексії. Сором і почуття провини заховалися в траншеї анонімності. Перемогли рефлексії; «неконсеквентність». Кидаються у вир гри стрімголов. Так, ніби сонце завтра не зійде.

Важко (було) не втратити мотивацію.

2016 року я був втомлений, мені остогиділи репортажі на (вічну) тему, я вертався з Мосула, де стежив за брутальною сутичкою іракських урядових сил і самозваної Ісламської держави, і я вже майже вирішив, що займатимусь в житті чимось іншим. Тільки не тим, що має стосунок до журналістських тем і жанрів. Мені хотілося втекти з журналістики, своєї релігії.

Звичайно, я й поняття не мав, куди і що б це могло буи.

Навіть приблизно.

Я міг би продовжувати» до безконечності. Про шосте велике вимирання тваринних видів – чистого наслідку людської «діяльності»: на землі нині живе лише половина диких тварин, ніж 1970 року, загальна маса людей становить 30 % загальної маси усіх хребетних, 67 відсотків важить сільськогосподарська худоба, усі дикі хребетні становлять 3 відсотки маси. Про смерть великого австралійського коралового рифу і зникнення 80 відсотків усіх комах. Про небезпеку зростання температури води в океанах: згідно з даними в «Journal of Mathematical Biology» з 2015 року, якщо океани продовжуватимуть нагріватися з такою ж швидкістю, до 2100 року «зупиниться виробництво кисню фітопланктоном, бо процес фотосинтезу стане неможливим, що, швидше за все, спричинить масову смерть тварин і людей». Про той факт, що Маршалові острови, Тувалу і Кірибаті вже затоплюються, і що на морському узбережжі, одній із фундаментальних фронтних смуг екологічних змін, живе 40 відсотків населення планети. Про тих, хто то любить викопне паливо, «чорний голокост». Про морські течії, які міняються. Про збільшення викидів вуглекислого газу в атмосферу (на момент написання 418 мільйонних часток). Про полярних ведмедів, природне середовище яких зникає, і вони перепливають по двісті кілометрів одним махом, і змушені ловити ... білугу. Про ТЕС 6 в Шоштані. Про те, що світова економіка за 2018 рік становила 1,2 трильйонів доларів – приблизно 1,6 відсотків світового ВВП. Про січнево-весняне буяння квітів високо в Альпах. Про Дональда Трампа. Про екологічних біженців, людей і тварин, які так драматично і трагічно позначають *близьке* майбутнє і які, якщо ми лише уважно придивимось, вже драматично і трагічно позначають наше теперішнє: за даними Світового банку з 2018 року до 2050 року лише в Азії, Африці і Латинській Америці через наслідки екологічних змін 143 мільйона людей будуть змушені покинути свої домівки. Про світ, який висихає. Про світ, в якому будуть «війни за воду». Про пандемії голоду: згідно з даними Всесвітньої організації охорони здоров'я на світі нині голодує 265 мільйонів людей. Майже вдвічі більше, ніж рік тому. До пандемії covid-19, яка зупинила велику частину світової економіки.

Про світ, який ми знали, і який швидко зникає перед нашими широко заплющеними очима. Про новий, значно менш демократичний і менш відкритий світ.

Так, я б міг продовжувати до безкінечності, цитувати дюжини науковців, нанизувати сотні цифр і даних, групувати явища, бетонувати факти, пояснювати те, що мало би бути зрозумілим вже кожному третьокласнику (багато третьокласники про наслідки кліматичних змін, звичайно, знають набагато більше, ніж їхні батьки, чи дідусі з бабусями). Однак я боюся, що перелічування фактів є зайвим непотрібним. Усе вже було сказано безліч разів; увага, велика жертва нинішньої епохи, урећано обрубана. Наука щодо кліматичних змін відверта. І лише наука є компетентною. З іншого боку для переконувальності, навіть «месіанство», вже заізно. Переконувальності переконаних, навчив мене журналістський шлях, це етичний гріх.

(Не лише) через марне витрачання часу.

Наслідки кліматичних змін в великій частині першого світу і також (але й особливо) у географічно і кліматично привілейованій Словенії, є чимось, що відбувається з «іншими». Чимось, що нам не загрожує – принаймні не «безпосередньо» і екзистенційно. Чимось, на що ми ледь можемо відгукнутись. Чимось, до чого нас еволюція (ще) не підготувала. Чимось, що місцева і глобальна політика, які працюють на моторі інстантних, але вже давно віджилих ідеологічних тем, значною мірою ігнорують – якщо не заперечують. Чимось, що наполегливо – колективно смертельно – нарощується через безкінечний дохід від твердого палива або їхніх виробників, ключової причини глобального потепління. Чимось, що нас розділяє, замість того, аби об'єднувати, бо ж в ім'я того, щоб вид (і види) вижили ми просто не можемо дозволити собі бути поза.

Чимось, що є тут і вже.

Замість того, аби перелічувати цифри та факти і нанизувати апокаліптичні образи, ми з Матяшем вирішили в цій книзі представити спільноти і особи, які, - наскільки це можливо – успішно борються з екологічною кризою. Спільноти й особи, які не віддалися загальній байдужості, зверхності й ігноруванню, або в кращому випадку очікуванню спасителя (який прийде звідкись). Спільноти й особи, які діяльно й сміливо виступили на ключову фронтальну лінію людськості і почали міняти свій спосіб життя. Спільноти й особи, які можуть уміти нам – людству тобто – запропонувати знання, енергію (в прямому значенні), досвід і технології, завдяки яким ми могли б при повному сприянні на місцевому, регіональному і глобальному рівнях перешкодити кліматичним змінам.

Від Тілосо, першого острова, який самостійно повністю забезпечує себе енергією (сонце і вітер) де геотермальної і цілком у майбутнє спрямованої Ісландії. Від багатообіцяючого розвитку морської енергії (хвилі, припливи) на Оркнейських островах на північному сході Шотландії, де з надлишку електроенергії виробляють зелений водень, до австрійського містечка Гюссінг, яке ще чверть століття тому пішло шляхом енергетичного самозабезпечення (біомаса) і з часом завдяки потужним підйомам і падінням стало одним із основних центрів розвитку технології з розвитку і виробництва відновлюваних джерел енергії. Від швейцарської фірми «Climework», яка бере діоксид вуглецю безпосередньо з повітря і його частково впорскує в ісландську атмосферу, а частину використовує в індустрії (виробництво напоїв і парників) до скандинавських селищ, які перебувають на повному самозабезпеченні. Від всієї дороги кожного грама літію з болівійських солончаків до китайських фабрик електричних автомобілів і

революції електричної мобільності в Норвегії і водневих альтернатив. Від заводу зі спалювання відходів в Осло, який відловлює вуглекислий газ, що виділяється при спалюванні, і збирається його на державному рівні вже незабаром зберігати в геологічних морських резервуарах, де колись були нафта і природний газ, до людей, осіб і спільнот, які стоять за всіма цими й багатьма іншими проектами, які голосно і виразно кричать про те, що ми не сміємо, що в жодному випадку – попри страхітливі наслідки пандемії для місцевої, регіональної і глобальної економік – не сміємо втрачати надії.

Це дуже важке завдання.

Це буде дуже важке завдання.

І якщо ми його не вирішимо, воно стане останнім.

Насправді важко повірити, що – тут і зараз – ще можна перешкодити катаклізму або ж принаймні її пом'якшити і в найкращому випадку віддалити в часі. Людство, ж окрім всього – це вид геноциду, екоциду, воєн, расизму, ігор сильних, насильства, жадібності, фіктивних ідентичностей... Через добрих два десятки років репортажу з усіх можливих кризових гарячих точок, зі сцен злочинів проти людства і після детального знайомства з діяльністю глобальної політики й економіки, передовсім ж знаючи людську природу, мої пошуки надії в можливість нашого спільного виступу проти екологічної кризи і стилем нашого життя межує з когнітивним дисонансом. Перекладаю: щоденні пошуки (професійного) сенсу.

«Письменник своїм читачам не боргує надії. Його єдиним обов'язком є щирість. Проте я хочу, аби той, хто візьме цю книгу в руки, знав, що її автор заангажований і не втрачає надії. В іншому випадку він би не взявся це писати», - зазначає в свої новій книзі «Falter» легендарний екологічний активіст і письменник Білл Маккіббен.

Мені важко було б з ним не погодитися.

Там, у світі ж є люди й спільноти, які попри все борються з цинізмом, власними страхами і непевністю. Шукають, як то кажуть, рішення. І коли суддя продовжує матч, вони, всупереч тому, що програють, продовжують кидати м'яч і грати «на повну».

І так буде, поки суддівський свисток не прозвучить востаннє. Ця книга – про ті спільноти і тих людей.

Надія не те, що помирає останнім.

Хоча.

Через пандемію декілька місяців здавалося, що світ стоїть. Усі теми в медіа і приватне спілкування так чи інакше стосувалися вірусу і його наслідків – для держави, роботи, системи охорони здоров'я, економіки, освіти, спорту, культури і для мене/тебе. Такого одностороннього руху і обмеженого сприйняття покоління, народжені після Другої світової війни, навіть в найбільш тоталітарних суспільствах, ще не бачили. Наслідки кліматичних змін в той час стали лиш далеким відголоском. Майже екзотикою.

Одна тема. Обмежений рух. Провокування до ментального інцесту. Інтимна і колективна тривога. І попри все, а може й тому настільки жахливо оманливе відчуття перебування в центрі світу: бо ж пандемія вірусу трапилася з усім нами, з тобою і мною. Передовсім з тобою і мною. І це при відсутності новин про події в світі і паростки нових (старих) кордонів, щедро підгноєні авторитарним добривом і всезагальному топтанню по правах людини «в ім'я здоров'я» вбиває рештки? емпатії і нищить людські цінності.

Значна частина світу вже через декілька місяців зменшилася до розміру квартири, екрану комп'ютера і дисплея мобільного телефону. В місцевому і глобальному, інтимному і колективному карантині все тільки загострилося. До крайніх меж; ми стали

новиною самим собі. І це в жорстоку до емпатії еру епідемічного нарцисизму, ери реаліті шоу, ери себешок, а не осіб.

Місцевий і глобальний «koronitis» буде ще довго центральною темою. А також центром уваги і прозорості. Кризові гарячі точки, війни, наслідки кліматичних змін, природні катастрофи, економічні кризи, і геостратегічні землетруси, які вже настирливо стукають у наші двері, будуть лише супровідними темами. Банером. При цій думці мене охоплює жах.

Ця книга – це відчайдушний заклик бути уважними. Це те, що я/ми можемо зробити. Це те що я/ми мусимо зробити.